

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

DS
531
I5634



Pêche au carrelet.

(Bois gravé par Manh-Quynh.)

VOYRE INTÉRÉT

VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 \$ 50

remboursables

au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 \$ 50

remboursables

au gré du porteur

au pair	à TROIS MOIS	de date
à 100 \$ 60	à SIX MOIS	de date
à 101 \$ 20	à NEUF MOIS	de date
à 102 \$	à UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

5^e Année - N° 198

15 Juin 1944

Edité par

L'ASSOCIATION ALEXANDRE-DE-RHODES
6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc.
doivent être adressés à la Revue
« INDOCHINE »
6, avenue Pierre-Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :

Un an : 25 \$ 00, 6 mois : 15 \$ 00

Etranger :

Un an : 35 \$ 00, 6 mois : 20 \$ 00

Le numéro : 0 \$ 50

SOMMAIRE

Enquête sur les nouveaux destins de l'intelligence française. — La Bibliothèque nationale, par Bernard FAX.

Au Cambodge. — Naissance et première jeunesse d'un village de colonisation forestière, par Madeleine ALLOUARD.

Le voyage de Wuysthoff au Laos (1641-1642) d'après son « journal » inédit en français, par Paul LÉVY.

L'aide de l'Indochine à la colonisation des Nouvelles-Hébrides, par C. A. DOLEY.

Souvenirs d'un vieil archéologue indochinois (suite). par H. PARMENTIER.

Images de Cholon, photos de J. LHUISSIER.

Abonnements : Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois.

Changements d'adresse : Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 \$ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.

Règlements : Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

ENQUÊTE SUR LES NOUVEAUX DESTINS DE L'INTELLIGENCE FRANÇAISE

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

par Bernard FAY

(*La France de l'esprit*, Paris, 1943.)

DANS l'effondrement des hommes et des institutions qui a marqué le tragique mois de juin 1940, dans la submersion de tout ce qui ne gardait que les apparences de la solidité, quelques points fixes et fermes ont résisté. Il s'est trouvé des hommes au caractère dur et réaliste pour se mesurer avec l'adversité et réagir virilement. Il s'est trouvé aussi quelques grands foyers où une tradition de vie intellectuelle plusieurs fois séculaire s'est maintenue. On ne dira jamais assez le mérite des fonctionnaires et des agents de la Bibliothèque nationale, restés fidèles à leur devoir, veillant, dans les derniers jours d'angoisse qui précéderent l'occupation de Paris, sur le trésor national qui leur était confié. Ces hommes, qui avaient vu arriver les vainqueurs dans les rues de la capitale, les reçurent dans les salles de la Bibliothèque, presque immédiatement rouvertes au public ; ils n'eurent en face d'eux que des interlocuteurs courtois et cultivés. Il est manifeste que le sérieux avec lequel les tâches restaient accomplies, tâches minutieuses et humbles, besoins quotidiennes d'enregistrement, travail de fiches dont les rédacteurs n'espèrent de récompense que dans le sentiment d'une continuité qui les dépasse, a valu à la Bibliothèque nationale des égards particuliers de la part des autorités allemandes. Elle est restée, pendant toute cette crise où la vie nationale était en jeu, une véritable permanence française.

Le public l'a bien senti, puisque, dès le mois de juillet 1940, la moitié de la grande salle de travail, dans un Paris encore dépeuplé, était garnie de lecteurs, et que, dès l'hiver suivant, n'eussent été les difficultés de chauffage, toutes les salles auraient fonctionné à plein.

En 1941, le Département des Imprimés a reçu presque autant de visiteurs qu'en temps normal. En tout cas, plus de 150.000, auxquels 400.000 ouvrages environ ont été communiqués. Le Département des Manuscrits a connu une affluence marquée. Toutes les sections de la Bibliothèque sont en pleine vie. Et si l'on veut un exemple du prestige de ce grand dépôt hors de nos frontières, on n'en saurait trouver de plus probant que dans la présence de nombreux savants et étudiants d'outre-Rhin, mobilisés dans l'armée allemande, qui sont venus rue Richelieu poursuivre des travaux scientifiques souvent commencés avant la guerre, et rendre ainsi à la Bibliothèque un hommage dont on peut apprécier le prix.

Les collections qui avaient été évacuées par crainte des bombardements aériens, en 1939-1940, ont été en partie rapatriées, reclassées, nettoyées. Elles n'ont pas cessé de s'accroître. Sans doute, l'arrivée des ouvrages déposés par les éditeurs et

les imprimeurs souffre-t-elle du partage de la France en deux zones. Une annexe du service du Dépôt légal a été installée à Clermont-Ferrand pour la zone non occupée. Les autorités d'occupation, grâce à un service spécialement organisé par elles à cet effet, ont donné des facilités pour que les envois groupés puissent être acheminés vers Paris. Les acquisitions se sont ralenties ; mais, s'il n'était plus possible d'acheter les livres publiés hors d'Europe, très rapidement les opérations commerciales avec la plupart des pays de langue allemande ont repris, et les crédits ont pu être utilisés au complément des collections laissées jadis en souffrance.

Un problème se pose, toutefois, celui des périodiques scientifiques des pays anglo-saxons et de l'Amérique latine, dont les collections restent actuellement incomplètes et qu'il faudra compléter un jour. Déjà, après la guerre de 1914-1918, la Bibliothèque avait pratiquement cessé tout achat important à l'étranger en raison de la faiblesse de ses crédits, de la baisse du change français. On ne veut pas que les mêmes difficultés se reproduisent. C'est par des échanges en nature que la Bibliothèque nationale désormais se procurera la plupart des livres étrangers. Le Service des Echanges internationaux, qui a été poussé à un haut degré d'organisation par la Bibliothèque d'Etat de Berlin, est en voie de réorganisation à Paris, où il était resté à l'état embryonnaire. Que l'on considère tout le bénéfice tiré par l'Allemagne pour son influence politique, notamment en Europe centrale et orientale, du rayonnement et de l'action de ses bibliothèques. Quels que fussent les sentiments, les affinités ou les préférences des peuples ou de leurs dirigeants, c'est aux services allemands de prêt et d'échanges entre bibliothèques que s'adresse toute l'Europe, du Rhin à la Vistule, du cap Nord à la mer Egée. Dans cet ordre d'idées, une longue carence politique et administrative avait laissé la Bibliothèque nationale loin en arrière de ses émules et de ses rivales, au grand détriment de l'influence française à l'étranger.

**

La nouvelle loi sur le Dépôt légal, qui porte de deux à sept le nombre des exemplaires destinés aux collections publiques, va permettre de doter un service d'échanges de la matière première indispensable. Par la suite, la paix revenue, à l'heure où apparaîtra, au milieu des ruines accumulées de part et d'autre, la France comme paradoxalement préservée dans ses moyens de production et sa capacité de travail, tout ouvrage français de quelque valeur se trouvera presque immédiatement mis en lecture dans les bibliothèques les plus importantes du monde, Berlin, Washington, Londres, etc. Outre le rayonnement intellectuel de notre pays,

il est évident que les industries et commerces français du livre en tireront de substantiels avantages.

Les collections de la Bibliothèque continuent de s'enrichir de générosités de bibliophiles pour qui la Nationale n'a cessé d'être une sorte de lieu saint : manuscrits d'une valeur de premier ordre, comme le Livre de raison de Pierre de l'Etoile ou le fragment de la Vie de saint Allyre (XI^e siècle) et tant d'autres, français et latins, du moyen âge ; manuscrits orientaux ; gravures que les artistes apportent fidèlement au Cabinet des Estampes ; pièces rares du Cabinet des Médailles, tel un précieux médaillon de cire, représentant Louis XIV, attribué à Jérôme Roussel ; monnaies mérovingiennes ; statère d'or de Lampsaque, et nombre de pièces dont chacune mériterait une étude particulière.

Parallèlement à l'accroissement des collections, leur mise en œuvre par la publication des catalogues se poursuit. Mais ce ne sont là que des tâches régulières et courantes. En fait, la Bibliothèque, sous l'influence des circonstances, subit actuellement une réorganisation complète.

**

Nous avons dit l'accroissement du service du Dépôt légal et des acquisitions au Département des Imprimés. En fait, c'est tout un département nouveau, celui des « Entrées », qui va naître.

Mais celui des Estampes en est également transformé. L'application de la loi du Dépôt légal aux productions de l'industrie photographique permet de reprendre la constitution de ses archives de documentation par l'image qui n'ont pas généralement, en soi, de valeur d'art, mais qui seront pour les historiens futurs une source aussi importante que le sont actuellement les collections Hennin et de Vinck, bien plus importante même par la masse des documents.

En même temps, le Département de la Musique est en voie de constitution : il groupera, sans que les collections soient rassemblées en un seul fonds, les bibliothèques de l'Opéra, du Conservatoire et de la Nationale, avec un fichier commun. Cet ensemble musical, qui est le plus riche du monde, est resté jusqu'à présent, il faut bien le dire, à peu près inemployé. Les études de musicologie, si négligées en France, malgré l'action et l'enseignement d'hommes d'une renommée mondiale, comme le professeur Pirro, en recevront une impulsion nouvelle. Quant à la vie musicale, celle des concerts, des artistes, des compositeurs, elle se trouve favorisée par la création des Archives internationales de la Musique contemporaine, fondation du Comité permanent pour la coopération des compositeurs de musique, dont le président est le maître Richard Strauss, et dont l'un des vice-présidents était notre grand Albert Roussel.

La fondation des Archives de la Musique, à Paris, avait été décidée il y a déjà plusieurs années ; mais, les lenteurs et les attermoissements administratifs aidant, la France a été sur le point de perdre le bénéfice d'une institution qui consacre la prééminence de Paris dans la vie musicale internationale et doit y attirer, plus encore que par le passé, un monde d'organisateur de concerts, de virtuoses, d'amateurs, entraînant derrière eux tout un mouvement touristique. Il n'est que de penser aux bénéfices que, du simple point de vue économique, Vienne, par exemple, a retirés de son Opéra, pour

comprendre tout le profit que Paris retirera des Archives de la Musique.

Le Département de Géographie va être créé par la juxtaposition de l'ancienne section de « Cartes et Plans » et de la bibliothèque de la Société nationale de Géographie, mise en dépôt à la Bibliothèque nationale. Là encore, les plus belles collections qui existent en Europe se trouveront réunies.

**

La loi a confié à la Bibliothèque nationale le soin d'archiver et de classer les papiers des sociétés secrètes. Une décision du ministre de l'Éducation Nationale a donné vie, d'autre part, à une Bibliothèque d'Histoire de la Troisième République. Le tout devient, au sein de la Nationale, une Bibliothèque d'Histoire de la France contemporaine. Lorsque les tonnes de documents rassemblés rue Richelieu auront été mis en œuvre, les historiens auront là un ensemble capital de sources pour servir à l'histoire de notre époque.

Tout cela marque le travail qui se fait à la Bibliothèque nationale pour répondre à ce que le pays attend d'elle. S'il est un domaine dans lequel la France n'a pas été vaincue, c'est celui de l'esprit, du travail scientifique, de l'érudition, de la recherche. Chaque jour, la Bibliothèque nationale s'applique à en faire la preuve, et la fait. Mais d'autres tâches l'attendent. L'organisation de la Corporation du Livre ne pouvait la laisser indifférente. Déjà, le Conseil du Livre français fonctionne parallèlement au Comité d'Organisation de la Production industrielle. Par une liaison intelligente, souple et constante entre ces organismes, la Bibliothèque nationale peut participer sous une forme nouvelle à la reconstruction de nos richesses intellectuelles, au réveil de l'intelligence française, en tant que force réaliste et créatrice.

**

Ces tâches multiples exigeaient de la Bibliothèque nationale un double effort : maintenir un grand passé, glorieux et laborieux, le restaurer ; et, en même temps, créer ce qu'un présent tragique mais riche de possibilités fécondes exige du pays. Toute tradition qui devient incapable d'innover est condamnée. Une réforme radicale de la Bibliothèque nationale s'imposait. Elle est entreprise. Ses moyens avaient toujours été insuffisants et l'étaient devenus davantage. Le Gouvernement y pourvoit.

Nous avons dit les créations à l'intérieur de l'établissement. Il s'agit de substituer aux quatre anciens Départements réunis par les hasards de l'histoire, une synthèse de services correspondant à l'essor que doit prendre le travail intellectuel français pour suffire aux besoins du pays et à ceux du monde entier lors de sa reconstruction, faire de la Bibliothèque nationale la tête de tout un réseau de bibliothèques vivantes, organiquement constituées et hiérarchisées, drainant et distribuant à travers le pays ce travail intellectuel, source et aboutissement de tous les autres.

L'heure n'est plus où la Bibliothèque nationale pouvait apparaître comme un musée merveilleux. Dans les jours d'épreuves comme dans la période de reconstruction, vers laquelle nous nous dirigeons, elle s'offre au monde comme un puissant instrument de travail de demain.

AU CAMBODGE

Naissance et première jeunesse d'un village de colonisation forestière

par Madeleine ALLOUARD

SRE Krauch naquit, laborieusement, au début de l'année 1940, après une période de gestation qui fut, pour ceux qui prétendaient faire de ce nouveau-né quelque chose de viable, une longue suite d'efforts, d'embûches et de soucis.

Il s'agissait de mettre en valeur le massif forestier de O'Kho (faisant partie d'un massif d'environ 200.000 hectares formant un bloc de 50 kilomètres de long sur 40 de large) et qui s'étend sur trois provinces : celles de Kompong-cham, de Kompong-thom et de Kratié.

Mais chacun sait qu'une région forestière est, par définition, une région peu habitée, sinon elle ne serait plus forestière, car le premier soin de l'Homme laissé libre en face de la Forêt, est toujours de la mettre à mal. Non pas dans un esprit conscient de destruction que rien n'expliquerait, mais plutôt comme un homme qui pillerait les ressources naturelles de son propre domaine, sans souci de l'avenir, au fur et à mesure de ses besoins immédiats. Guidé par la loi naturelle du moindre effort, il s'attaquera d'abord aux arbres que baigne un cours d'eau. L'eau n'est-elle pas la voie idéale d'évacuation des bois abattus ? Point besoin de routes ni de camions coûteux. Et comme l'effort humain est, lui aussi, « rentable », quoi d'étonnant à ce que les arbres de bonne qualité, ceux qui se vendront le plus cher, soient ses premières victimes ?

Lorsque, au bout de quelques années, les essences de première qualité auront complètement disparu des abords immédiats de la voie d'eau, l'homme les cherchera plus loin, vers l'arrière-pays, dans la mesure, naturellement où le prix de leur transport sera « payant ». Cela ne l'empêchera d'ailleurs pas de continuer l'exploitation des bois de moindre valeur restés près de l'eau, et dont le transport coûtera peu.

On comprend facilement qu'à ce rythme, les besoins en bois augmentant et les moyens de transport se perfectionnant sans cesse, nos forêts seraient allées à une mort certaine, si l'on n'y avait mis bon ordre en les mettant en « réserves », à l'intérieur desquelles le Service forestier organise des coupes méthodiques contrebalancées par des travaux rationnels de régénération.

Notre massif de O'Kho était, donc, particulièrement peu habitée et peu parcouru, étant d'un accès compliqué. Dix ans auparavant, un brave homme de forestier y avait fait des essais de reconstruction de forêt. Ces essais furent consignés dans les archives, mais personne, depuis, n'y était retourné : on était sans cesse harcelé par des questions de service d'une nécessité immédiate.

On allait, maintenant, reprendre les travaux, mais sur une grande échelle, débloquer enfin ces richesses, les ouvrir aux besoins du moment.

Cela se passait en 1935.

La chose la plus urgente pour commencer était, sans nul doute, de faire une route de pénétration dans le massif, qui servirait plus tard pour l'évacuation des bois vers le Mékong. Cela terminé, on verrait à conserver quelques chantiers de coolies, en prévision des travaux forestiers proprement dits.

Cette route étant appelée à conduire des camions lourdement chargés vers le fleuve, il fallait, comme première condition, qu'elle ne présente pas de fortes pentes, et, secondement, par raisons d'économie, qu'elle évite le passage de trop nombreux cours d'eau qui seraient autant de ponts à faire.

Ceci posé, l'on se mit en route, armé d'un clysi-mètre, de beaucoup de patience, et d'une petite dose de ce flair particulier qui vous permet de comprendre rapidement un relief. Le tracé d'une route est un travail souvent long et pénible, car tout obstacle naturel (marécage, ruisseau, monticule), venant en travers de votre chemin, pose la nécessité d'envisager toutes les façons de l'affronter. C'est alors que peut intervenir efficacement « la petite dose de flair », pour vous aider à trouver la meilleure solution possible.

La route qui nous occupe, devant servir plus tard à drainer tout le bois de la région vers le fleuve, on la fit passer, tout naturellement, à travers le massif, en un vaste demi-cercle (environ 70 kilomètres de route), utilisant pour cela la partie haute des terres, qui ne craignait rien des inondations et laissant à l'est la dépression de Toul-Sambour dans laquelle, trois mois de l'année, on ne peut circuler qu'en canot à moteur ou en sampan, à hauteur du sommet des arbres, qui seuls émergent de la surface de l'eau.

Le tracé de cette route fut, à vrai dire, relativement facile en son milieu, car l'on passait à travers la haute forêt, inexploitée, sous une voûte de verdure bien refermée, qui formait un sous-bois obscur et frais comme l'intérieur d'une cathédrale, net de toute cette broussaille enchevêtrée, pénible à la marche, qui surgit partout où se fait une brèche de lumière dans le dôme de verdure.

Du côté de Prekkak, l'extrémité du tracé suivant la descente naturelle, en pente douce, du terrain vers le Mékong, aurait été, aussi, relativement facile, sans la visite répétée de troupeaux d'éléphants qui avaient dans l'idée de jouer avec les paillotes des campements.

Mais les difficultés réelles commencèrent avec l'escarpement d'O'Lomieng, une falaise de près de 100 mètres de haut, par laquelle il fallait faire descendre la route en pentes de 5 %... C'était là, certes, un gros travail, et les coolies recrutés se révélaient déjà une main-d'œuvre irrégulière, flottante, sur laquelle on avait peu de prise.

On se mit cependant à l'ouvrage, on abattit la forêt, on entama la falaise, on débita de gros fûts en rondins solides pour la construction des ponts, tandis que tout était fait pour assurer aux coolies un maximum d'hygiène. Mais peut-on toujours empêcher des hommes d'escamoter leur quinine, de se baigner à la tombée du jour dans l'eau claire d'un ruisseau, d'aller passer la nuit au village voisin, pour peu qu'il y en ait un ?

Et les chantiers d'O'Lomieng connurent des séries noires.

Avec les pluies apparurent la dysenterie, mais ce fut la fièvre, surtout, qui fit des ravages. Les chantiers fondaient : de deux cents, les hommes étaient parfois réduits à vingt-cinq de disponibles.

Fallait-il abandonner ? On se posa la question.

Rien n'est aussi décevant et impondérable dans ses origines, que le « climat » d'une agglomération quelle qu'elle soit, fut-ce un chantier de cent cinquante Cambodgiens ou de quarante Chinois. Aux raisons valables de « désertions », telles que le repiquage du riz, la récolte du paddy, ou les raisons d'ordre familial, peuvent venir s'en ajouter d'autres, inavouées, dont les pires sont certainement, les raisons de santé, car il s'y mêle toujours la peur, qui pousse les hommes à désertir en masse.

A travers tant de sujets de craintes et de préoccupations, les travaux se poursuivaient tant bien que mal, les chantiers subissant des fluctuations inquiétantes.

Puis, une fois de plus, revint la saison des pluies, noyant la forêt, embourbant les chantiers et, un beau jour, sans que rien ne fit prévoir la chose, un pan de la falaise se mit à glisser, ensevelissant trois hommes qui travaillaient aux fondations d'un pont.

Mètre par mètre, malgré tout, le chemin descendait au fleuve, en lacets bien compris, déroulant sa coupure fraîche de terre grasse et rouge à travers le vert foncé des chœuteal et des chambok.

Et le jour vint, enfin, où le dernier pont fut achevé et où passa la première auto.

C'était en 1938. La route était terminée.

L'expérience de ces trois années avait assez clairement démontré les inconvénients d'une main-d'œuvre instable, recrutée trop loin, sur laquelle, somme toute, on avait peu d'action. Il ne fallait donc pas compter sur des chantiers de coolies pour mener à bien, maintenant, les travaux forestiers. Mieux valait s'adresser à des gens que l'on essaierait de fixer de façon permanente dans des villages de colonisation.

Où allait-on placer ce premier village ? Au bord de la route, bien entendu, mais encore ?

Après beaucoup d'hésitations, on en fixa l'emplacement à peu près au milieu du demi-cercle que formait la route, à 40 kilomètres du village de Prekkak, dans un léger bas-fond. C'était là, évidemment, une imprudence, mais on avait, à l'époque, de la quinine tant qu'on en voulait, et rien ne faisait prévoir que cela dût changer un jour.

C'était donc une imprudence, mais il se trouvait à cet endroit d'anciennes rizières abandonnées, qui devaient, pensait-on, influencer heureusement sur le moral des nouveaux arrivants, en leur donnant un sentiment de sécurité, tout en diminuant d'autant leurs premiers travaux de défrichements et d'« installation ». C'était, comme qui dirait, le lit préparé par des mains amies dans la maison nouvelle et vide, un soir de déménagement.

Dans l'esprit de ceux qui le conçurent, ce village était appelé à devenir une agglomération importante de 400 à 500 habitants. On l'appellerait Sre Krauch (la rizière de l'oranger), puisque l'endroit, déjà, était connu sous ce nom bien qu'il ne restât plus trace d'oranger.

Sre Krauch naquit donc, modestement pour commencer, avec trois paillotes et un puits, tandis que l'on préparait les bois pour la construction d'une garderie forestière qui devait dominer le tout, du haut de son monticule. L'endroit était plaisant. Le soleil s'y levait au-dessus de l'épaisseur sombre de la forêt, et s'y couchait au delà des rizières incultes ; des ruisselets y couraient, clairs, sous des branches basses.

Les premiers habitants de ces premières paillotes furent des coolies qui avaient travaillé à la route, puis restèrent là. Plus tard, arrivèrent les « étrangers », venus d'un peu partout, pour la plupart gens déjà habitués à la forêt, et dont la pauvreté aurait dû se réjouir du gîte, de la terre et des soins gratuits qu'ils trouvaient au débarqué, moyennant quelques travaux forestiers à exécuter. De plus, la terre ne leur étant pas comptée et la proximité de plantations leur ouvrant un marché éventuel intéressant pour la vente de leurs légumes, les moins optimistes pouvaient rêver d'un Sre Krauch, vaste jardin potager, abritant une population laborieuse et riche...

Mais il fallut bientôt en déchanter, tant il est vrai qu'on ne fait pas le bonheur des gens malgré eux. De toute évidence, les nouveaux Sre Krauchois ne nourrissaient aucune ambition temporelle et marquaient même une certaine répugnance à tout effort superflu. La production potagère du village se limita donc, strictement, aux besoins de chacun. Il n'y poussa pas un concombre de trop.

La petite communauté, néanmoins, prospérait doucement. On pouvait y compter onze familles en 1941, dont l'état sanitaire était satisfaisant, grâce aux distributions régulières de quinacrine, qui masquait les accès de paludisme sur des gens reconnus déjà très impaludés à leur arrivée.

Toutefois on était encore loin de la centaine de paillotes prévues, qui devaient justifier de l'effort considérable fourni et, malheureusement, rien ne semblait devoir accélérer le mouvement d'immigration : ni les fêtes organisées en présence des bonzes du voisinage et avec le concours d'artistes bénévoles, ni l'installation d'un commerçant chinois dont l'éternelle pacotille attirait, généralement, les convoitises. On avait compté aussi sur l'animation que représentait le passage quotidien des trois ou quatre camions de bois, pendant les quatre mois de saison sèche, pour faire oublier un peu aux habitants leur isolement.

Mais rien n'y fit. Sre Krauch se développait, certes, mais avec quelle lenteur ! C'était, décidément, un enfant très moyen.

Vers le milieu de 1942, son état civil comptait vingt-huit familles et trente célibataires : environ trente-cinq paillotes. On y avait célébré quelques

mariages et enregistré quelques naissances. La colonne des décès, Dieu merci ! restait vierge. Chacun possédait sa fiche sanitaire, et la paillote-infirmerie se construisait, où devait loger en permanence, un peu plus tard un infirmier.

Ce fut, vers cette époque, qu'on nous annonça un soir, en arrivant, qu'une femme était malade et allait mourir.

La nouvelle nous porta un coup car si, jusqu'à présent, le développement du village n'avait pas été ce qu'on en attendait, du moins, aucun accident sérieux n'était venu entraver le cours, et l'on était payé pour savoir ce que valaient les paniques collectives, exaspérées encore par l'isolement.

La seule chose à faire était d'y aller voir, et de prendre des dispositions, si c'était possible, pour que la malade ne mourût pas là.

Jeune encore, elle était étendue par terre, dans sa paillote, les yeux mi-clos et révoltés, la figure jaune comme un citron, et la respiration rauque comme un soufflet de forge. Agenouillée à côté d'elle, une voisine lui mâchurait les joues d'un liquide rouge qu'elle puisait dans le fond d'une noix de coco, à l'aide d'une plume de coq. Et cette face inerte et jaune, striée de balafres sanglantes, était un spectacle assez peu rassurant, vu à la lueur des torches de résine. Un voisin récitait des prières d'une voix monotone, qui se tut à notre entrée, et le mari, résigné, attendait dans un coin.

Il y a des moments où l'on donnerait beaucoup pour avoir la science infuse, ou bien, pour ne rien savoir du tout, ce qui vous permettrait d'agir, alors, je suppose, en toute ignorance et tranquillité. Ce n'était, malheureusement, pas notre cas. Nos très vagues notions médicales nous suggéraient-elles un remède que, bien vite, l'appréhension terrible de commettre une erreur nous faisait hésiter.

Et s'il y avait une complication que nous ignorions ?

Il fallait pourtant faire quelque chose.

Sans trop se compromettre, on pouvait déjà diagnostiquer une belle jaunisse... et quelque chose qui n'allait pas du côté des bronches. La prostration de la malade, que rien ne pouvait tirer de sa torpeur, pouvait s'expliquer du fait d'un fort accès de fièvre qu'elle avait eu précédemment, nous dit la voisine.

Pour la jaunisse, il fallait avant tout qu'elle ait chaud, aussi l'avons-nous enroulée dans une couverture (ceci, du moins ne pouvait pas lui faire de mal), avec ordre de lui faire boire de l'eau de riz sucrée à son réveil (c'était déjà plus osé). Quant aux bronches, nous avons bien l'impression qu'il aurait fallu un révulsif quelconque en cataplasme, mais nous n'avions pas de moutarde, et ignorions alors que le piment écrasé peut la remplacer efficacement.

Ayant donc administré ces soins d'urgence, il restait à préparer les détails de l'évacuation de la femme, en camionnette, dès le lendemain matin, sur l'infirmerie de Prekkak. Mais à cette nouvelle le mari, pisteur de gibier de son métier, s'entêta doucement : sa femme allait mourir, qu'on la laisse mourir tranquille ici. D'ailleurs, le bonze de Toul Sambour était prévenu et allait arriver.

A tous nos arguments le bonhomme se contentait de répéter, obstinément, sa petite phrase ; sa femme allait mourir...

Que pouvions-nous faire devant une telle force d'inertie ? Nous inclinâmes, ne pouvant encourir la responsabilité d'une aggravation en cours de route. Nous allions donc nous retirer, lorsque le jeune chef de Division cambodgien suggéra de lui faire une piqûre de spartéine, « qui avait bien réussi à son oncle ». Après tout, la femme semblait si basse qu'on pouvait essayer, mais nous allâmes nous coucher, ce soir-là, avec la crainte du lendemain et de ce qu'il allait nous apporter.

Et ce fut un miracle.

A l'aube, le pisteur était devant la garderie, nous annonçant que sa femme était assise et demandait à manger !

Jamais « résurrection » ne vint plus à propos, ramener le calme dans les esprits, et rendre à chacun sa parfaite insouciance.

Cependant, dans le cours de cette même année, la question de la quinine devenait de plus en plus inquiétante : les stocks étaient comptés, on ne donnait plus le médicament que parcimonieusement.

Question vitale, pourtant, pour la petite agglomération qui nous intéresse.

Il fallait prévoir et agir vite si l'on voulait que les travaux antimalariens rustiques et à bon marché soient prêts en 1943, car on fut obligé de supprimer la quinine préventive dès décembre 1942, la petite réserve que l'on possédait encore étant strictement réservée aux traitements curatifs.

L'existence même du petit village se jouait donc, une fois de plus : il fallait, à tout prix, qu'il conservât sa réputation de salubrité. Mais devant les difficultés de toutes sortes, sans cesse croissantes, les ambitions caressées se firent plus modestes, et l'on en vint, bientôt, à souhaiter tout bonnement qu'il vécût.

Les travaux, donc, furent entrepris en toute hâte, mais le personnel était novice dans l'art des drains étayés de clayonnages en bambous : ils furent d'abord trop larges, puis trop profonds, enfin, ce fut un apprentissage à faire et l'on attendit dans l'anxiété le mois d'août, période paludéenne par excellence, pour juger des résultats.

Il y eut une légère recrudescence des cas de fièvre (jusqu'à 5 %), les travaux n'ayant pu être terminés à temps. Somme toute, c'était encourageant.

Une nouvelle année passa et, au début de 1944, les indisponibilités tombèrent à 2 % pour cent vingt habitants, et la quantité de quinine curative distribuée, à quinze grammes par mois, au lieu de près d'un kilo qu'il eût fallu, préventivement.

C'était là une belle expérience, et concluante, de l'efficacité des travaux anti-malariens bien menés dans une région reconnue malsaine. Un des voisins même, des plus proches de Sre Krauch, le bonze de Toul Sambour, ce village très impaludé situé à 7 kilomètres de là, disait « aimer s'y rendre de temps en temps pour changer d'air » !

Aujourd'hui, le petit village s'est mis volontairement en veilleuse, mais que lui réserve demain ?

L'expérience de Sre Krauch a porté ses fruits : trois nouveaux villages de colonisation forestière, depuis sont nés dans la même province, sans douleur pourrait-on dire, et presque sans efforts. Il suffit, pour cela, d'en choisir minutieusement les emplacements : de l'eau souterraine pour les puits, et pas de ruisseaux à moins de huit cents mètres,

ou le moins possible. Dans ce cas, entreprendre les travaux de drainage avant l'arrivée des habitants. Ces travaux sont d'ailleurs assez simples dès qu'on en a compris le pourquoi. Ils peuvent être rustiques (drains étayés de clayonnages de bois ou de bambous), mais encore faut-il qu'ils soient faits avec beaucoup de soin, et constamment entretenus.

C'est simple et c'est tout.

Et cependant, combien d'erreurs commises qui peuvent compromettre l'existence du village !

La recherche de l'emplacement du puits, par exemple, est des plus importantes. La nappe d'eau n'est-elle pas suffisante et le puits est-il à sec en saison sèche ? Qui empêchera alors les habitants d'aller, chaque soir, au ruisseau voisin, et d'en rapporter, presque à coup sûr, des piqûres d'anophèles en même temps que leur provision d'eau ?

Et voilà un village contaminé à brève échéance.

Car, faut-il le répéter ? Ce n'est pas la forêt qui donne la fièvre, mais les anophèles dont les larves affectionnent les ruisseaux d'eau claire et courante.

Les trois nouveaux villages de Kompong-réang, de Dang-tong et de Andong-meprey se sont montrés, dès le début, enfants moins ingrats que le premier dans leur développement. Leur situation, à proximité de centres habités, les favorisèrent, il est vrai, car l'homme est un être sociable.

Quoi qu'il en soit, les difficultés de l'heure présente, dans lesquelles chacun se débat dans sa sphère et qui exigent de l'homme un effort décuplé, auront au moins servi à faire passer dans la pratique des méthodes d'assainissement forts simples, connues depuis longtemps, mais auxquelles bien peu attachaient d'importance.

Le dernier recensement de février 1944, a donné cent trente habitants, dont cinquante enfants.



LE VOYAGE DE WUYSTHOFF AU LAOS (1641-1642) D'APRÈS SON « JOURNAL » INÉDIT EN FRANÇAIS

par Paul LÉVY

Secrétaire de l'École Française d'Extrême-Orient.

Les Hollandais qui, dès la fin du xvi^e siècle, s'étaient lancés à la suite des Portugais et des Espagnols à la conquête du marché des « épices », arrivèrent dans l'Insulinde d'où parvenait à l'Europe la majeure partie de celles qu'elle consommait. Et à peine installés, au début du siècle suivant, dans la plupart des îles de l'Insulinde, avec Batavia pour capitale, les Hollandais poussaient des reconnaissances en Indochine où ils établissaient des comptoirs tant au Tonkin qu'en Annam et au Cambodge. C'est alors que de Lovèk, l'ancienne capitale des rois khmers, partit, le 20 juillet 1641, pour Vientiane, une mission hollandaise composée du « sous-marchand » Gerrit Wuysthoff, son chef, de deux « assistants », d'un barbier, de deux domestiques, tous Hollandais. Cette mission accompagnait des marchands laotiens qui leur servaient de guides et comportait un important train de pirogues chargées de divers tissus et objets de pacotille d'une valeur de 6.601 florins 10, exactement, y compris la valeur des cadeaux envoyés à Sa Majesté laotienne.

Après avoir dépassé *Pnom-pingh* (Phnompenh), simple bourgade alors, la flottille hollando-laotienne atteignit quelques jours plus tard *Sambabour*, l'antique Cambhupura, près de l'actuelle Sambor, sur le Mékong, que les Hollandais appelaient « rivière du Laos ».

A Sambabour, on changea de barques pour pouvoir affronter les grandes difficultés que le fleuve n'allait pas tarder à présenter, mais auparavant ce fut l'escale de *Baetjong* (Bachong), qui est encore le nom de ruines khmères proches de la moderne Stung-treng : « 17 août, note Wuysthoff, brise sud-ouest ; de la fraîcheur avec pluie à différentes reprises. L'après-midi, vers 1 heure, nous sommes arrivés à *Baetjong*, où nous avons passé la nuit dans une vieille église en pierre ruinée, dans laquelle les Laotiens faisaient leurs offrandes à deux images avec des cierges allumés. Les rois du Cambodge, il y a cinquante ans, avaient, ici, leur résidence habituelle, mais, comme ils étaient menacés d'une guerre par les Laotiens, dans ce temps, ils ont abandonné cet endroit et, maintenant, les plantes sauvages ont tout envahi. Les rois ont fixé leur résidence plus loin [à Lovèk], où ils sont encore actuellement ». Cet épisode de l'expansion laotienne fut l'un des derniers, sinon le dernier de l'Histoire. Les rois de Vientiane ou du Lan-xang, après avoir enlevé au protectorat khmer la principauté de Bassac et les districts d'Attopeu et de Saravane, devaient, peu à peu, voir décroître leur prestige et s'émettre leur royaume : les guerres avec la Birmanie et le Siam, les querelles dynastiques en furent les causes directes.

Au delà de Stung-treng allaient commencer les difficultés déjà prévues. D'abord, c'est le passage des chutes de Khône, ces « six trous où le fleuve

perce la montagne entre des îles pierreuses... », dont Wuysthoff dit qu'« à un demi-mille [hollandais] de distance... l'eau fait un bruit formidable comme la mer démontée contre les rochers... Nous avons été obligés, précise-t-il, de décharger les marchandises des barques et de tout porter à une distance de 2.600 pas ; à mi-route, contre un arbre, est attachée une planche avec un avis en langues laotienne et cambodienne pour séparer les deux pays ». C'est encore, après trois siècles de vicissitudes la même frontière !

Une fois toutes les marchandises transportées en amont des chutes, on dut faire passer les barques dans un chenal proche de l'île Sadam, celle qui borde la puissante chute de Papheng. Cette traversée des chutes de Khône prit douze jours et c'est près de deux mois après leur départ que les Hollandais arrivèrent aux alentours de Bassac, et tout d'abord à Vieux-Bassac, « à l'endroit où passent les charrettes allant de Bassac à *Honcker* ». Cet *Honcker* n'est autre que la célèbre capitale des rois khmers de la grande époque, Angkor, dont un marchand hollandais du xvii^e siècle écrivait : « très belle et plaisante localité, *Anckoor*, que les Castillans [Espagnols] et les Portugais appellent Rome... ».

A partir de Bassac, on allait faire le plus aimable des accueils à la mission Wuysthoff qui, d'ailleurs, ne manqua jamais soit d'y répondre, soit même de le devancer par des cadeaux. Mais, tout d'abord, il lui fallut peiner une quinzaine de jours dans le dur et long couloir de rapides des Kemmarat où, durant cent soixante-quinze kilomètres, ce ne furent que déchargement et halage des pirogues. Après quoi, on atteignit enfin le grand bief du Moyen-Mékong et il devint aisé de naviguer.

A That-Phanom, les Hollandais vont saluer le grand-prêtre gouverneur du lieu et lui offrent un petit miroir, « quoique nous n'étions pas du tout obligés de le faire, [mais] c'était uniquement pour montrer que nous respectons les habitudes du pays », fait remarquer Wuysthoff, qui ne dit pas un mot, ni là, ni ailleurs dans le « Journal », du célèbre sanctuaire qui donne son nom à la localité : le That Phanom (Cf. fig. 7).

Le jour suivant « le soir, avec clair de lune », Wuysthoff et les siens arrivent à Lakhon « ... que les Laotiens considèrent, dit-il, comme une grande ville avec une grande réputation, quoique ce soit à peine une fois plus grand que *Pnom-pingh* ». Cette cité était la résidence d'un grand prince dont la mission allait faire largement connaissance à Vientiane. Des fêtes, qui correspondent à celles de la « Mi-Automne » au Tonkin, se célébraient alors à Lakhon et les Hollandais y furent invités. « ... Inutile de raconter les détails, écrit Wuysthoff ; nous avons assisté aux sermons dans leurs églises et après, quand il faisait nuit,

nous avons vu leur feu d'artifice. Le service se fait presque de la même façon qu'au Cambodge... Ensuite nous avons parcouru tout le village au clair de lune, mais nous ne pouvions circuler que difficilement avec nos gens à cause des horribles fornications qui se commettaient partout. » Et en honnête commerçant puritain qu'il était, le voyageur concluait : « Cette ville est bien la plus épouvantable place païenne qu'il y ait au monde. On y trouve beaucoup d'or à bon marché ». Un détail important noté par les Hollandais à propos de Lakhon, c'est l'existence d'une route qui mettait cette cité à vingt-deux jours de distance de la côte d'Annam, le *Quinam* des Hollandais. A coup sûr, il s'agit de cette fameuse route qui, aux dires des textes chinois du VIII^e siècle, menait de la région de Vinh au mystérieux royaume de *Wentan*, situé sur les confins du Cambodge actuel. Trois fois par an, assure Wuysthoff, les « Quinamois » venaient vendre au Laos de la soie et remportaient des étoffes, des cornes de rhinocéros, dont la thérapeutique sino-annamite fait encore le plus grand cas.

Poursuivant son voyage par un fleuve élargi et plus calme, la mission atteignit rapidement la région de Vientiane.

A Muang-khuc, à quelques kilomètres de Vientiane, des gens du roi viennent pour examiner, selon la coutume, le contenu de la lettre que le gouverneur général des Indes envoyait au roi du Laos. Mais Wuysthoff refuse de se plier à cet usage, et devant sa ferme détermination, la lettre est solennellement transportée ainsi que les Hollandais sous le dôme doré d'une grande barque menée par quarante rameurs. D'autres barques aussi grandes les escortaient, tandis que les pirogues du voyage les suivaient. La mission s'installa alors près de Vientiane, dans une *sala* aménagée pour elle.

L'incident de la lettre ne devait pas être le seul qui mit aux prises la mission hollandaise et les autorités royales. Un autre, beaucoup plus important, se produisit après que le roi eût examiné et trouvé insuffisants les cadeaux que S. E. van Diemen lui envoyait. Un long et sordide marchandage s'ensuivit où les mandarins laotiens, qui peut-être prélevaient sur ces cadeaux une dîme, ne se montrèrent pas inférieurs aux Hollandais en âpreté et en astuce. Plusieurs pages du *Journal* de Wuysthoff sont remplies de cette affaire. Elle se trouva terminée par le don supplémentaire d'une longue-vue en argent et de plusieurs pièces d'étoffe. « Le cadeau de M. le Général est donc augmenté de 600,8 taëls », ajoute Wuysthoff au bas d'une addition minutieuse. Les Hollandais allaient d'ailleurs s'acquérir par d'autres cadeaux les bonnes grâces des puissants personnages qui entouraient le roi, en suite de quoi ils obtiendraient de vendre leurs marchandises et de remporter une cargaison de ces benjoin, musc et stick-lack dont le Laos est encore le principal producteur au monde.

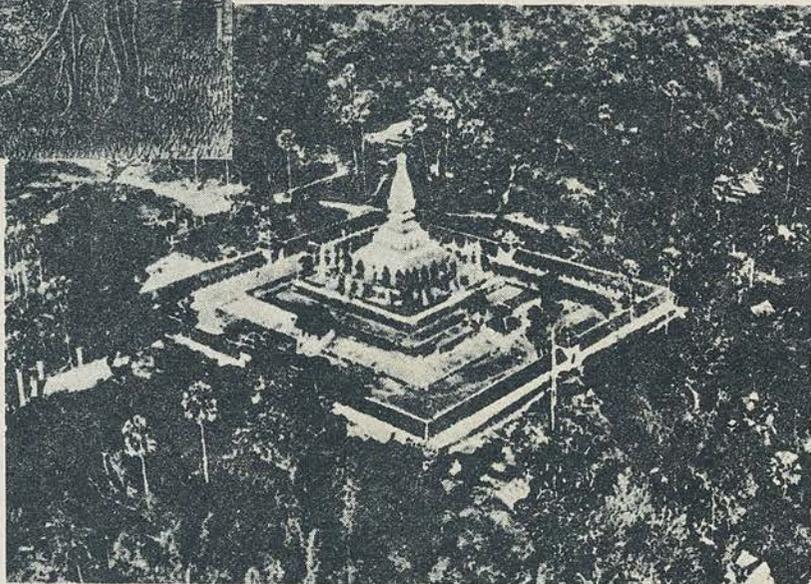
Wuysthoff et les siens étaient arrivés à Vientiane au moment des grandes fêtes du 12^e mois. A cette époque de l'année, le roi sortait de son palais et allait résider à trois kilomètres de la ville, près d'un grand stupa, le That Luang. A Luang-Prabang, le roi agit encore de même. A Vientiane, c'est au That Luang, où il résidait pour les fêtes, que le souverain reçut la mission hollandaise. « Le 16 novembre au matin de bonne heure, écrit Wuysthoff, arrivent les éléphants pour chercher la lettre de M. le Général. La lettre

a été mise sur le premier éléphant, dans une boîte en or ; après [venait] chacun de nous avec son cadeau sur un autre. Ainsi nous sommes passés devant le palais royal ; des deux côtés de la rue il y avait une ligne de soldats, et nous sommes arrivés au côté opposé ; comme nous étions sur des éléphants, nous voyions la ville, laquelle était entourée d'un mur d'une hauteur de la moitié d'un homme [juché sur un éléphant] ; il y avait autour un fossé rempli de saletés, où il poussait toutes sortes de plantes sauvages. Arrivés à un quart de mille [hollandais] de l'endroit où le roi devait recevoir la lettre, nous sommes descendus et sommes rentrés dans des tentes préparées pour nous, pour attendre que Sa Majesté nous appelle. De tous les côtés, autour de nous, les nobles avaient mis leurs tentes et des campements pour leurs soldats, éléphants et chevaux ; il y avait tellement de bruit et de mouvement qu'on se serait cru à l'armée du prince d'Orange. On nous a fait attendre pendant une heure. Ensuite le roi, assis sur un éléphant blanc, arriva de la ville et passa devant nos tentes : nous avons fait comme les autres et nous nous sommes mis à genoux sur le chemin ; c'est un jeune homme d'environ vingt-trois ans. Devant lui marchaient environ trois cents soldats avec des lances et fusils ; derrière lui, quelques éléphants avec des hommes armés ; suivaient derrière quelques musiciens. Après il y avait encore deux mille soldats, suivis de seize éléphants portant les cinq femmes du roi. Quant tout le cortège eut passé, nous sommes retournés dans nos tentes. Peu de temps après Sa Majesté nous envoyait huit grands *doulangh* [plateaux couverts munis d'un pied] avec de quoi manger et des plats préparés. Vers 4 heures, l'après-midi, on nous a fait appeler ; nous sommes allés auprès de Sa Majesté en passant par une grande place carrée entourée d'un mur en pierre, avec des ouvertures pour tirer de tous les côtés. Au milieu, il y avait une grande pyramide large et haute couverte dans le haut de dessins dorés : on dit qu'il y a là pour neuf piculs d'or. Tous les Laotiens, en entrant par ici, marchaient avec des cierges allumés, pour faire les cérémonies d'usage. Après être restés assis là pendant un moment, on a apporté le cadeau au roi, en passant par une autre porte et une autre place ; on a mis le cadeau à seize pas de lui en plein air sur des nattes, après on nous a donné à chacun un cierge comme Tévinia Lankan (1) nous avait prévenu avant-hier, que telle était la coutume. Nous avons donc fait le tour avec le cierge et les mains jointes, et sommes arrivés ainsi devant Sa Majesté, qui se tenait entouré de ses nobles dans une petite église ; nous nous sommes assis sur les genoux un peu derrière le cadeau, et avons salué en inclinant trois fois la tête jusqu'à terre ; après, la lettre de Son Excellence a été lue avec les honneurs dus à son rang, des serviteurs nous ont débarrassés des cierges ; nous avons fait trois ou quatre pas en avant et nous nous sommes de nouveau mis à genoux, pour nous asseoir, mais le roi a exigé que nous nous approchions encore, et que nous venions nous asseoir auprès de lui sous le dôme de l'église sur des nattes, ce que nous avons fait en recommençant les salutations ; il nous a fait asseoir à sept ou huit pas de lui, nous faisant demander par l'intermédiaire d'un Tévinia, comment se portait M. le Général, et qu'il nous exprimait son

(1) Tévinia est un ancien titre correspondant actuellement à celui de Panya.



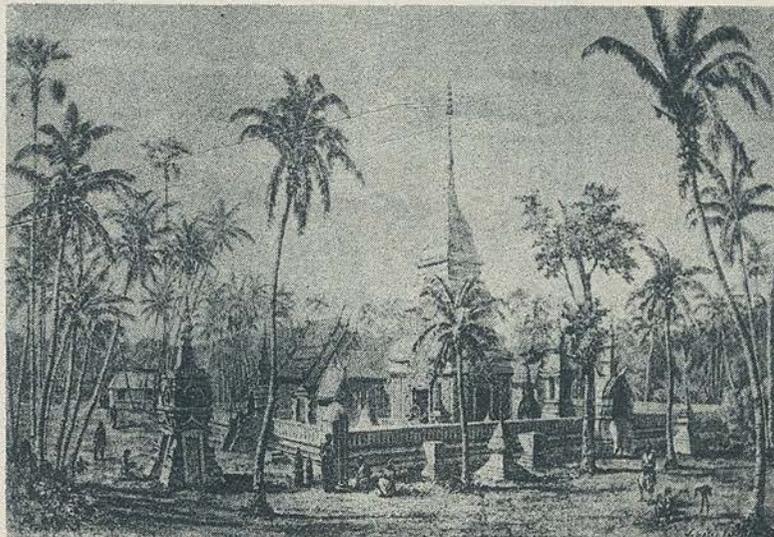
4. — Les ruines du temple de Bachong, à Stung-treng (dessin de L. DELAPORTE dans le t. I de la *Mission d'Exploration*). Edifices de briques de style vieux-khmer (« pré-angkorien »). C'est là « l'église » où se rendaient les pirogiers laotiens de WUYSTHOFF.



5. — Le That Luang de Vientiane (vue prise par l'Armée de l'Air en Indochine). A gauche, avenue d'entrée : c'est de ce côté-là que se trouvaient les tentes hollandaises. A l'intérieur de la première enceinte limitée par un cloître devaient se tenir le roi et ses proches au moment où la mission hollandaise fut reçue officiellement. Ce monument date de 1566 et a été restauré à une date récente par les soins de l'Ecole Française d'Extrême-Orient.



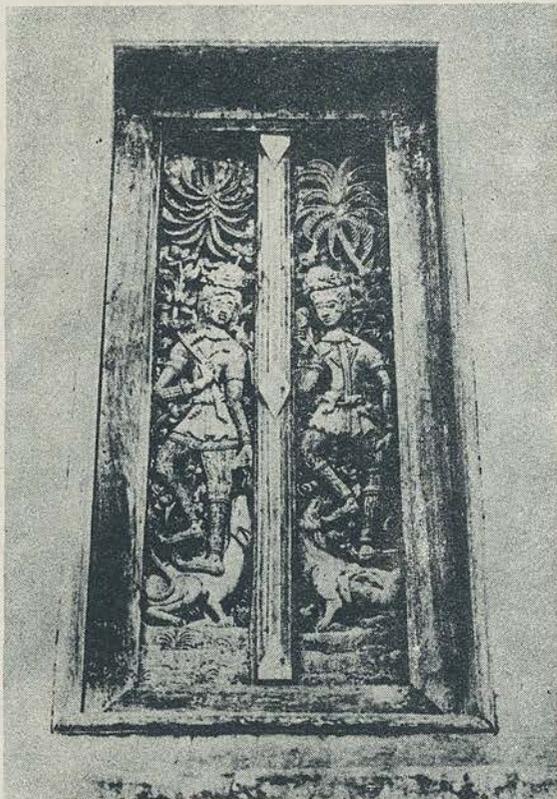
7. — « That Phanom », sanctuaire encore très célèbre (dessin de L. DELAPORTE pour la *Mission d'Exploration*, t. I). Fondé, suivant une légende, par Mâha Kaçyâpa, le grand disciple du Bouddha, un an après la mort de ce dernier. Reconstituit en 1520 par une princesse cambodgienne qui avait épousé le Prince héritier du Laos : il semble, en effet, que le soubassement soit d'origine khmère. Ni WUYSTHOFF ni ses assistants, à leur retour, ne mentionnent ce monument pourtant fameux dans la région.



9. — Européens du XVII^e siècle sculptés en guise de « gardiens de porte » au Vat Pa-Kè de Luang-Prabang. La coiffure de ces personnages est bizarre, elle témoigne, ainsi que d'autres détails du costume, d'une incompréhension facile à expliquer de la part du sculpteur. Vraisemblablement, l'estampe qui servit de modèle représentait des chasseurs dans un décor exotique. Le fusil de l'un est devenu un pacifique rameau fleuri ; le perroquet que portait l'autre est un vague objet en point d'interrogation, tandis que les chiens sont transformés en montures à la mode des « vâhana » classiques des divinités hindoues. Les vantaux d'une autre porte de la même pagode portent, en sculptures, des « Hollandais » analogues à celui que notre figure 6 reproduit.



8. — Feu d'artifice à Bassac, lors de la Fête des Eaux (dessin en couleur de L. DELAPORTE reproduit dans l'Atlas pittoresque de la Mission d'Exploration). A droite, la tribune du roi de Bassac.



6. — Une peinture murale du sanctuaire « That Phanom », d'après un dessin de L. DELAPORTE (Mission d'Exploration, t. I). Elle représente un Européen du XVII^e siècle (un Hollandais ou un Anglais) tenant un sabre recourbé de style local et un mouchoir. C'est vraisemblablement d'après une gravure du temps que fut reproduit ce personnage : peut-être est-ce là un souvenir du voyage des Hollandais.

10. — S. M. Sisavang Vong, roi de Luang-Prabang, se rendant en procession au That Luang pour y séjourner lors des fêtes du 12^e mois laotien (novembre). Le roi, coiffé d'un chapeau de velours bleu à pointe d'or, est vêtu de brocart. Il est assis sur un trône doré qu'ombragent des parasols blancs. Tel devait être à peu près le roi de Vientiane que WUYSTHOFF a vu passer.





Photo HESBAY

11. — La chute de Papheng, à Khône. La plus étroite et la plus violente des chutes de Khône. *A gauche*, les arbres de l'île Sadam où se trouve le passage qu'empruntèrent les barques de la mission WUYSTHOFF. *A droite*, la rive.

L

contentement d'avoir bien voulu lui rendre visite, malgré que les contrées de Son Excellence aient été très loin. Il disait encore, qu'il était d'avis d'envoyer avec nous un ambassadeur à M. le Général, pour le remercier, et lui demander d'écrire tous les ans une lettre et de fréquenter davantage son pays, qu'il serait toujours heureux de nous recevoir, soit que nous venions comme commerçants soit en d'autres conditions ; nous l'avons remercié avec effusion en disant que M. le Général serait très heureux d'apprendre notre réception, et qu'il ferait toujours son possible pour être agréable à Sa Majesté et resserrer les liens d'amitié ; après, le Tévinia nous disait que Sa Majesté acceptait que nous prenions congé et nous priaît de remettre à Son Excellence ses salutations empressées et ses souhaits d'une longue et heureuse vie, disant qu'il espérait que sa puissance augmenterait continuellement et qu'il vaincrait toujours ses ennemis ».

Avant que la mission ne se soit retirée, on distribua des cadeaux à tous ses membres qui furent en outre priés d'assister à différents jeux de lutte, de boxe et d'escrime.

« A la fin des jeux, chaque comédien recevait un vêtement. Pendant ce temps, la nuit était tombée et on mettait des nattes sur la place en allumant les lampes ; quatre des femmes du roi, les plus petites habillées de façon bizarre, commencèrent à danser, ce qui dura pendant une heure ; à la fin, on leur a donné à chacune deux écharpes blanches et fines. Après, une femme vint danser avec deux queues de paon à la main ; et pour finir on alluma un feu d'artifice. Nous avons pris congé du roi, sommes retournés avec Tévinia Tahom dans nos tentes et nous avons passé ainsi la nuit dehors, comme le roi et les autres ont fait également. Le Tévinia nous a dit qu'il y a longtemps que le roi n'a pas fait un honneur pareil à des ambassadeurs, et que jamais il n'était arrivé que le roi eût demandé à un ambassadeur de venir s'asseoir auprès de lui sous le dôme [royal] ».

Quelques jours après cette audience particulièrement honorifique, les Hollandais assistèrent à une fête lumineuse sur le Mékong. Le roi y vint aussi, « porté sur un trône d'or ». Nos visiteurs s'installèrent dans une tribune voisine de celle du roi et « peu de temps après, la fête commença : on avait bâti au milieu de la rivière un échafaudage carré de bambous liés ensemble, aussi élevé qu'un grand navire ; quatre hommes, l'un après l'autre, se sont jetés d'en haut dans l'eau en faisant quelques grimaces, ce qui faisait beaucoup rire le public : ils auraient pu se faire très mal. Quand la nuit fut complètement tombée, il y eut deux cents sampans qui descendirent la rivière avec le courant et qui étaient pleins de bougies, aussi que trois sampans sur lesquels on avait fait des pyramides de bougies, ce qui était original comme spectacle. La rivière avait l'air d'être tout en feu ; quand tous les sampans eurent passé devant nous avec le courant, ce qui dura environ une demi-heure, nous sommes retournés à la maison ainsi qu'ont fait le roi et les nobles. »

Aussitôt après les fêtes et tandis que leur cargaison d'étoffes, de bagues et de miroirs s'écoula rapidement parmi la population d'alentour, Wuysthoff et les siens essayèrent de se faire donner l'indispensable permission de repartir.

A grand-peine Wuysthoff obtint de repartir sur-le-champ, mais seul : il laissait derrière lui ses

deux jeunes assistants, Willem de Goyer et Huybert Boudewynsz, qui n'avaient plus, d'ailleurs, écrit-il, « qu'à encaisser l'argent [dû à la mission] et à rester tranquilles comme des sœurs dans un couvent, sans faire de bêtises, et attendre ainsi pendant six mois sans s'occuper que de manger et boire ».

Avant de retracer ce que fut son propre voyage de retour, Wuysthoff se livra dans son Journal à un rapport commercial en règle sur les possibilités d'installer avec succès, à Vientiane, un comptoir de la Compagnie des Indes.

Il est évident, estime-t-il, que, d'une part, la place est prise depuis longtemps par les Siamois, les Pégouans, les « Maures », les Tonkinois même, et que, d'autre part, les Laotiens sont assez négligents quant à la qualité du benjoin et du stick-lack qu'ils offraient en échange des produits manufacturés qu'ils demandaient.

Cependant, comme la route caravanière du Siam, la plus employée par la concurrence étrangère, n'était pas la meilleure, Wuysthoff pensait que la qualité des produits vendus par la Compagnie, l'organisation de celle-ci et l'avantage de sa position au Cambodge, permettraient aux Hollandais d'accaparer rapidement tout le commerce du Laos : « J'espère, concluait-il, que le Tout-Puissant nous donnera sa bénédiction afin que nous arrivions à nos fins ». A la suite de ces considérations mercantiles vient un petit exposé géographique, assez juste où Wuysthoff esquisse dans ses grandes lignes la position géographique du Laos par rapport au Siam, au Pégou (Etats Shans de Birmanie), à la Chine, au Tonkin et au Quinam (l'Annam). Il mentionne les rapports politiques, tous médiocres, que le Laos entretenait alors avec ses voisins et termine par un tableau des institutions laotiennes et des chefs qui se trouvaient à leur tête. Parmi tous ces personnages, seul, le roi Suryavongsa a pu être identifié avec certitude. A l'époque du voyage des Hollandais, il avait vingt-huit ans, d'après les Annales laotiennes (Wuysthoff lui en donne vingt-trois) et il fut le dernier des grands rois du Laos qui régnerent à la fois sur Vientiane et Luang-Prabang. Il gouverna, disent ses Annales, de 1637 à 1694, c'est-à-dire durant cinquante-sept ans. Lui-même ne se montrait que très rarement en public et trois puissants personnages qui n'étaient pas de sa famille le secondaient dans ses fonctions de représentation. Mais ce qui frappa le plus l'esprit de nos Hollandais « antipapistes », c'est l'importance du bouddhisme, qu'ils ne nomment d'ailleurs pas, et des bonzes... « plus nombreux que les soldats de l'empereur d'Allemagne, écrit Wuysthoff... Ces prêtres païens font croire aux gens que leur dieu est venu du ciel dans ce pays et que toutes ses images sont faites d'après ceux qui l'ont vu ; ils en sont très fiers et disent par conséquent leur dieu plus grand que ceux du Siam ou du Cambodge et des autres pays, que nulle part il y avait des églises aussi riches, et tant d'hommes saints, comme ils s'appellent eux-mêmes ; que chez eux la science est beaucoup plus développée et qu'à cause de cela les prêtres du Cambodge et du Siam viennent tous les ans et y restent de dix à douze ans, afin de finir leurs études ». Tout cela est d'ailleurs exact et confirmé par l'ouvrage du Père de Marini. Mais Wuysthoff suppose que ce qui attirait les bonzes étrangers au Laos c'était la meilleure considération qu'on leur y accordait et aussi une liberté beaucoup plus grande qu'ailleurs.

Le 20 décembre 1641, Wuysthoff quitte donc Vientiane et se dirige vers le Cambodge. Ce retour fut assez pénible, car les eaux du fleuve étaient basses. Au surplus le bruit d'une guerre avec le Cambodge qui avait, paraît-il, envoyé sur la frontière des chars de guerre, arrêta à deux reprises et longuement le convoi. Enfin, des actions de grâce purent être faites par l'équipage laotien dans le temple vétuste de Bachong, à Stung-treng, et le 11 avril 1642 Wuysthoff débarquait au comptoir des Hollandais de Lovék.

Ses deux adjoints demeurés au Laos tinrent eux aussi un *Journal* qui, sans avoir tout l'intérêt de celui de leur chef, nous donne cependant quelques renseignements de première importance. C'est ainsi que, grâce à eux, nous assistons à une véritable rupture des relations diplomatiques entre le roi du Laos et le Tonkin, que nous possédons une bonne description des fêtes du mois d'avril, le Nouvel An laotien, que nous savons en quels termes de défiance une ambassade siamoise était alors accueillie au Laos, et qu'enfin nous apprenons l'arrivée à Vientiane de deux religieux portugais. L'un d'eux était presque certainement le Père de Leiria, qui fournit au Père de Marini la documentation laotienne qu'il a publiée.

Ces prêtres portaient au roi du Laos « deux petits chiens blancs..., un lapin et d'autres articles ». Mais leur prosélytisme leur valut de n'être pas traités aussi bien que les marchands hollandais qui écrivent à leur sujet : « Ils restent dans leur jonque, ne sachant pas quand Sa Majesté voudra leur accorder une audience ».

En août 1642, le fleuve étant au maximum de ses eaux, les Hollandais repartirent, emmenant une cargaison de marchandises, une lettre et des cadeaux pour S. E. le gouverneur général des Indes ; car dans l'incertitude des relations entre le Laos et le Cambodge, le roi avait préféré ne

pas envoyer d'ambassadeur à Batavia. La descente du Mékong s'effectua ensuite sans incidents, mais sa description par nos assistants complète très heureusement toute la documentation donnée par Wuysthoff à ce sujet, et l'on peut situer sur la carte tous les nouveaux points qu'ils signalent.

Le 6 octobre 1642, les jonques hollandaises dépassent la « vieille église en ruine de Bachong, où finit le pays laotien » ; le 24, elles atterri-
saient à leur tour à Lovék.

Cette remarquable mission au Laos, pendant plus de deux siècles n'eut point de lendemain ni pour les Hollandais, ni pour aucun des autres peuples européens. Bien mieux, des admirables renseignements qu'on lui devait, aucun cartographe occidental n'essaya de tenir sérieusement compte. Il est vrai qu'ils n'avaient jamais eu affaire qu'à l'agréable adaptation de l'éditeur Casteleyn (1). Il est vrai aussi que le Laos, faiblement peuplé et si difficile d'accès, ne tentait guère le commerce européen attiré ailleurs par des débouchés autrement faciles et rémunérateurs. Et ce n'est qu'en 1867 que l'expédition française de Doudart de Lagrée-F. Garnier reprit le chemin du Mékong, dépassant alors, et de loin, l'exploit du bonhomme Wuysthoff.

(1) Ce récit, en effet, très abrégé et souvent même inexact, fut publié en 1669 par CASTELEYN, à Harlem (Hollande). Sa traduction française, éditée par F. GARNIER en 1878 était seule connue jusqu'ici des lecteurs français. En 1917, sur l'initiative de l'École Française d'Extrême-Orient, le docteur P. N. MULLER publia les documents hollandais concernant le Laos et le Cambodge, et c'est la traduction française manuscrite d'une partie de ces documents, conservée dans les archives de l'E. F. E.-O., qui a permis la rédaction de l'article ci-dessus.



L'aide de l'Indochine à la colonisation des Nouvelles-Hébrides

par C. A. DOLEY (1)

LES premiers colons arrivés aux Nouvelles-Hébrides, ont utilisé, pour installer leurs établissements, la main-d'œuvre canaque. Ils la trouvaient sur place assez facilement à cette époque déjà lointaine.

N'oublions pas qu'en ces temps héroïques, les premiers planteurs furent souvent des recruteurs d'esclaves, je ne dirai pas assagis, mais qui en avaient assez de boulinguer sur la mer, entre les Iles et Brisbane, avec la crainte d'être désagréablement arraisonnés eux et leur noire cargaison, par quelque contre-torpilleur ou aviso portant le pavillon tricolore ou celui de l'Union Jack.

Au lieu de recruter les Bushmen pour le compte des planteurs du Queensland, ils recrutèrent pour leur propre compte.

La seule précaution à prendre, et ils le savaient, était de ne jamais recruter dans l'île même où ils habitaient. Le Canaque, en effet, quand il se trouve dans son île d'origine, a toute facilité pour aller retrouver sa tribu, après avoir touché la pacotille, prix de son engagement, ou fait un emprunt forcé aux provisions de son patron. Quand il est employé ailleurs que dans son île d'origine, cet inconvénient n'est plus à craindre, car si l'engagé commettait la faute de s'enfuir, il serait immédiatement capturé par une tribu de la brousse, ennemie par principe de la sienne propre, et mangé après avoir été convenablement rôti selon la tradition mélanésienne.

Le Canaque est un excellent ouvrier, mais son activité se limite à certaines tâches. Il débrousse la forêt avec une véritable furie, il fait par contre un ouvrier médiocre dès qu'il s'agit de cultiver et de récolter. Cela alla tant bien que mal pendant de nombreuses années. Un moment vint pourtant où ce recrutement — il subsiste encore aujourd'hui partiellement — se fit de plus en plus difficile. Les exactions des recruteurs venus de Brisbane ou de Nouméa raréfaient la main-d'œuvre encore possible. Les indigènes, réfugiés dans la brousse, ne descendaient plus sur les côtes se faire happer, on dirait aujourd'hui « kidnapper », par les forbans de la traite.

Les diverses sectes du protestantisme australien et néo-zélandais, avaient commencé à prospecter le pays. Des pasteurs anglicans, luthériens, adventistes ou presbytériens, d'autres appartenant à la Christian Church Corporation s'étaient installés un peu partout. Ils étaient parvenus à attirer autour de leurs établissements les indigènes les plus évolués, ceux-là même qu'il était le plus facile de recruter pour les plantations. Ils les traitaient assez bien mais entendaient les garder pour eux. Ces peuples primitifs sont d'une inconcevable naïveté, ils voient partout des esprits qui rôdent et dont leurs sorciers les protègent. Les pasteurs savent admirablement profiter de cet état d'esprit et s'assimiler en les perfectionnant les méthodes des sorciers tout-puissants. Ils adaptent les esprits et les démons à leur propagande en leur substituant le

diable, dont ils font miroiter aux yeux de ces simples les méfaits et la cruauté adaptée à leur mentalité. Partout où, sur la carte, on lit aujourd'hui le nom d'un récif ou d'un promontoire dénommé Pointe « Devil », on peut être certain qu'il y a, ou qu'il y a eu dans les environs une mission presbytérienne ou anglicane.

Quand, en 1906, la création du Condominium franco-anglais vint mettre un peu d'ordre dans la vie sociale des îles, dès que le Tribunal mixte commença ses travaux d'immatriculation des terres, presque toutes françaises, ne l'oublions pas, les pasteurs commencèrent à exiger, comme le permettait la Convention de 1906, la constitution, dans toutes les immatriculations de terrains, des réserves indigènes prévues dans l'accord entre les deux gouvernements associés. Ces réserves se trouvaient obligatoires dès que, sur le terrain dont l'immatriculation était sollicitée, se trouvait un village indigène. Quand il n'en existait pas, ils s'efforçaient d'en créer un qu'ils faisaient occuper par leurs catéchumènes et devenaient de fait, sinon de droit, les véritables bénéficiaires de la réserve territoriale qui était créée à leur profit.

La lutte entre Français et Anglais s'était, sur le territoire, transformée en lutte pour la possession des terres. Les colons français, guidés au début par un Irlandais farouchement anti-anglais et qui devait, par la suite, obtenir la naturalisation française, M. Higginson, avaient distancé de très loin les colons anglais. La Compagnie Calédonienne de Colonisation fondée en Nouvelle-Calédonie par Higginson et qui devint par la suite la Société Française des Nouvelles-Hébrides, avec l'appui financier de la France, du Gouvernement général de l'Indochine, de la Banque de l'Indochine, et de nombreuses personnalités indochinoises et calédoniennes, était, en 1906, propriétaires des huit dixièmes du Territoire, en vertu de contrats indiscutablement réguliers et reconnus tels par l'accord franco-anglais de 1906.

Ne pouvant s'opposer à l'immatriculation que, malgré les retards apportés sournoisement à son fonctionnement, le Tribunal mixte devait fatalement prononcer, les pasteurs anglais, désavoués officiellement par le gouvernement de leur pays, mais aidés par lui en secret, s'employèrent par tous les moyens à empêcher le recrutement des ouvriers canaques dans les plantations françaises dont, par la raréfaction de la main-d'œuvre, ils pensaient pouvoir diminuer ou même supprimer l'activité. Leurs efforts aboutirent peu à peu au cours de cette longue et sourde lutte qui dure encore, bien qu'elle se soit légèrement atténuée de nos jours.

Les Missions catholiques françaises, mal outillées, pauvres, pas ou peu soutenues, ne pouvaient lutter contre l'influence des sectes anglaises. Elles

(1) Voir notre numéro 81 du 26 mars 1942 : *L'Archipel des Nouvelles-Hébrides*.

n'ont jamais eu grande influence sur les indigènes. Les pères Maristes ont plus de difficultés que les pasteurs, par leur haute formation même, à jouer devant les indigènes le rôle peu reluisant des sorciers.

En 1919-1920, la situation devint catastrophique.

Le travail sur les plantations, lorsque les opérations de débroussaiege sont terminées, n'est pas très fatigant. Il nécessite cependant une main-d'œuvre abondante et sérieuse pour le ramassage et le traitement des noix dans les cocoteraies, pour le nettoyage incessant et les opérations de la récolte dans les cafécultures et les cacaoyères.

La vigueur de la végétation condamne très rapidement à mort une plantation non entretenue.

La quasi-impossibilité de recruter désormais la main-d'œuvre locale allait anéantir, en tant toutes les exploitations, l'effort de tous ces Français qui, depuis quarante ans, luttèrent sur les îles pour y maintenir et y consolider le pavillon de leur patrie.

Les colons des Nouvelles-Hébrides voyaient avec envie leurs compatriotes, installés en Nouvelle-Calédonie, qui pouvaient se procurer dans leurs exploitations l'aide des coolies venus d'Indochine Française ou celle des Javanais, dont le Gouvernement Hollandais autorisait chez eux l'émigration en raison de la réputation de grande salubrité que possède cette colonie française.

C'est à cette époque qu'un colon français prit l'initiative de se rendre en Indochine auprès des dirigeants de cette grande colonie. Il s'appelait Lançon et était installé à Api. M. Lançon, originaire du Dauphiné, était, ce qui est rare aux Hébrides, un homme fort cultivé. Il possédait de très importants établissements qu'il avait créés et auxquels, en souvenir de son pays natal, il avait donné le nom de « Plantation des Allobroges ».

Depuis déjà quelques temps, l'Administration française des Nouvelles-Hébrides avait engagé des conversations avec le Gouvernement général de l'Indochine pour obtenir l'extension aux Nouvelles-Hébrides de l'organisation d'introduction de la main-d'œuvre indochinoise, qui fonctionnait déjà pour la Nouvelle-Calédonie. Ces conversations étaient lentes. Le Gouvernement général de l'Indochine, mal informé, soucieux de défendre contre l'éventuelle et âpre exploitation dont ils pourraient être victimes dans ce pays presque inconnu et sauvage, les protégés français dont il avait la responsabilité, hésitait.

M. Lançon fut très bien accueilli en Indochine. Il plaida si bien, et avec une telle autorité, la cause des planteurs et colons français qui était celle de la France, qu'il obtint l'accord des pouvoirs publics. Son séjour en Indochine se situe en 1922-1923. Il revint aux « Allobroges » amenant avec lui une certaine quantité d'ouvriers et de coolies indochinois pour lesquels il avait reçu à titre d'essai une autorisation spéciale des pouvoirs publics. Un arrêté du 31 juillet 1923, en confirmation de cette autorisation, étendait aux Nouvelles-Hébrides, les dispositions de l'arrêté du 19 octobre 1920, lequel réglait les conditions de l'introduction en Nouvelle-Calédonie de la main-d'œuvre indochinoise. Cet arrêté n'était toutefois qu'un premier pas vers la solution. Il ne s'appliquait provisoirement qu'à la main-d'œuvre exceptionnellement importée par M. Lançon et qui comprenait les Indochinois introduits aux Hébrides par les deux convois d'avril 1923 et d'août 1923.

Il avait besoin d'être rendu définitif, c'est ce qui fut fait le 30 novembre 1923.

Tout cela ne présentait pourtant encore qu'un aspect provisoire. Comme celui qui le précédait, cet arrêté ne s'appliquait qu'à une tranche d'introduction nouvelle de main-d'œuvre nettement délimitée. Il ne légiférait pas pour l'avenir. L'Administration de l'Indochine, si elle acceptait un essai, prouvait ainsi son haut souci d'assurer à des protégés français toutes les garanties matérielles auxquelles ils avaient droit, et sa volonté de profiter de l'expérience pour régler définitivement et en connaissance de cause le statut des ouvriers, dont elle autoriserait le départ de Haiphong afin d'assurer le succès de la colonisation française aux Nouvelles-Hébrides.

La situation n'était pas, aux Nouvelles-Hébrides, identique à celle de la Nouvelle-Calédonie. Les conditions du travail y étaient totalement différentes : le climat plus pénible, l'organisation sociale presque inexistante. L'autorité du Haut Commissaire ne s'exerçait que de loin et par l'intermédiaire du Commissaire-résident, éloigné lui-même en sa résidence de Port-Vila et sans presque aucun moyen de contrôle, des centres de plantations isolés dans les îles et dans lesquels les planteurs, gens durs au travail, âpres au gain, d'éducation fruste exerçaient une autorité absolue et insurveillée sur leur personnel.

Pendant la période d'essai, elle va de 1923 à 1925, de nombreux abus furent signalés, de nombreuses plaintes furent adressées à l'Administration de l'Indochine. Certaines de ces plaintes étaient exagérées, d'autres étaient justifiées.

M. le Gouverneur Général de l'Indochine prit alors la décision d'envoyer aux Nouvelles-Hébrides un haut fonctionnaire, sorte de « missus dominicus » qu'il chargea d'étudier la question et de lui proposer la création de la future et définitive réglementation nécessaire à l'introduction et à l'emploi de la main-d'œuvre indochinoise aux Nouvelles-Hébrides.

M. Delamarre se mit à l'œuvre au cours des années 1925-1926. Son œuvre fut féconde.

La venue de M. Delamarre, inspecteur des Affaires Politiques et Administratives du Tonkin, à Port-Vila, a permis de fixer non seulement les règles de l'introduction des travailleurs indochinois aux Nouvelles-Hébrides, mais a, par surcroît, établi le statut de ceux-ci sur le territoire du Condominium, réglant avec minutie et jusque dans les plus petits détails les rapports devant exister entre les employeurs et leurs employés.

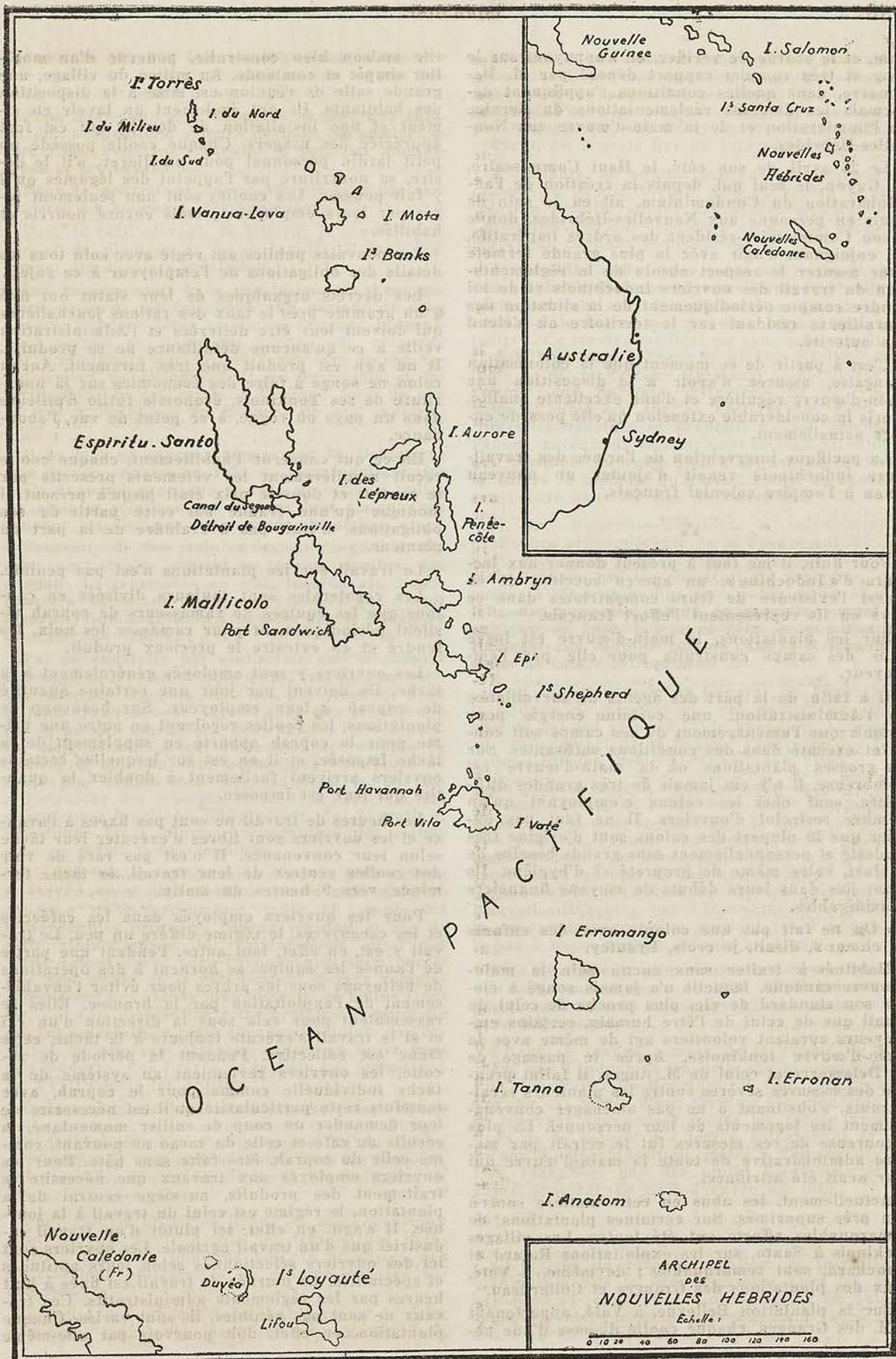
Toute une série de décrets et d'arrêtés vinrent immédiatement concrétiser ses résultats.

Le 9 décembre 1926, un arrêté règle la constitution du pécule des ouvriers indochinois engagés sur les plantations des Nouvelles-Hébrides.

Le 25 mars 1927, un arrêté du Gouverneur Guyon, Haut Commissaire aux Nouvelles-Hébrides, crée pour ce territoire un Service de l'immigration et de l'inspection du travail.

Le 21 octobre 1927, un arrêté fixe les rations devant être obligatoirement délivrées aux travailleurs indochinois et le fait avec une remarquable précision.

Comme parviennent encore en Indochine des plaintes et des doléances relatives à des abus, le 14 mars 1928, M. le Gouverneur Général délègue à nouveau M. Auger, inspecteur du Travail en An-



nam, et le charge de vérifier, en s'appuyant sur le long et très complet rapport déposé par M. Delamarre, dans quelles conditions s'appliquent désormais les diverses réglementations du Service de l'immigration et de la main-d'œuvre aux Nouvelles-Hébrides.

Le 26 avril, de son côté, le Haut Commissaire, M. Guyon, le seul qui, depuis la création de l'administration du Condominium, ait eu le soin de venir en personne aux Nouvelles-Hébrides, donne à son Commissaire-résident des ordres impératifs, lui enjoignant d'agir avec la plus grande fermeté pour assurer le respect absolu de la réglementation du travail des ouvriers indochinois et de lui rendre compte périodiquement de la situation des travailleurs résidant sur le territoire où s'étend son autorité.

C'est à partir de ce moment que la colonisation française, assurée d'avoir à sa disposition une main-d'œuvre régulière et d'une excellente qualité, a pris la considérable extension qu'elle possède encore actuellement.

La pacifique intervention de l'armée des travailleurs indochinois venait d'ajouter un nouveau joyau à l'empire colonial français.

**

Pour finir, il me faut à présent donner aux lecteurs d'« Indochine », un aperçu succinct de ce qu'est l'existence de leurs compatriotes dans ce pays où ils représentent l'effort français.

Sur les plantations, la main-d'œuvre est logée dans des camps construits pour elle par l'employeur.

Il a fallu, de la part des agents de surveillance de l'Administration, une certaine énergie pour obtenir que l'aménagement de ces camps soit conçu et exécuté dans des conditions suffisantes. Sur les grosses plantations où la main-d'œuvre est nombreuse, il n'y eut jamais de très grandes difficultés, sauf chez les colons n'employant qu'un nombre restreint d'ouvriers. Il ne faut pas oublier que la plupart des colons sont d'origine très modeste et personnellement sans grands besoins de confort, voire même de propreté et d'hygiène. Ils n'ont pas dans leurs débuts de moyens financiers considérables.

« On ne fait pas une colonie avec des enfants de chœur », disait, je crois, Lyautéy.

Habités à traiter sans aucun soin la main-d'œuvre canaque, laquelle n'a jamais songé à élever son standard de vie, plus proche de celui du bétail que de celui de l'être humain, certains employeurs auraient volontiers agi de même avec la main-d'œuvre tonkinoise. Après le passage de M. Delamarre et celui de M. Auger, il fallut prendre des mesures sévères contre les planteurs récalcitrants, s'obstinant à ne pas aménager convenablement les logements de leur personnel. La plus vigoureuse de ces mesures fut le retrait par mesure administrative de toute la main-d'œuvre qui leur avait été attribuée.

Actuellement, les abus en cette matière sont à peu près supprimés. Sur certaines plantations, de remarquables efforts ont été tentés. Les villages tonkinois à Santo, sur les exploitations Ratard et Houchard, sont remarquables ; de même, à Vaté, ceux des plantations des Granges et Collardeau.

Sur la plantation Bellevue, à Vaté, appartenant à M. des Granges, chaque coolie dispose d'une pe-

tite maison bien construite, pourvue d'un mobilier simple et commode. Au milieu du village, une grande salle de réunion est mise à la disposition des habitants. Ils ont également un lavoir en ciment et une installation de douche qui est fort appréciée des usagers. Chaque coolie possède un petit jardin personnel pour améliorer, s'il le désire, sa nourriture par l'appoint des légumes qu'il y fait pousser. Les coolies sont non seulement logés par leurs employeurs, mais encore nourris et habillés.

Les pouvoirs publics ont réglé avec soin tous les détails des obligations de l'employeur à ce sujet.

Les décrets organiques de leur statut ont fixé à un gramme près le taux des rations journalières qui doivent leur être délivrées et l'Administration veille à ce qu'aucune défaillance ne se produise. Il ne s'en est produit que très rarement. Aucun colon ne songe à faire des économies sur la nourriture de ses Tonkinois, économie futile d'ailleurs dans un pays où règne, à ce point de vue, l'abondance.

En ce qui concerne l'habillement, chaque coolie reçoit régulièrement les vêtements prescrits par le contrat et dont le prix était jusqu'à présent si modique qu'une fraude sur cette partie de ses obligations, n'était pas à craindre de la part du planteur.

Le travail sur les plantations n'est pas pénible.

Les cocoteraies sont toujours divisées en cantons que les équipes de ramasseurs de coprah visitent périodiquement pour ramasser les noix, les fendre et en extraire le précieux produit.

Les ouvriers y sont employés généralement à la tâche. Ils doivent par jour une certaine quantité de coprah à leur employeur. Sur beaucoup de plantations, les coolies reçoivent en outre une prime pour le coprah apporté en supplément de la tâche imposée, et il en est sur lesquelles certains ouvriers arrivent facilement à doubler la quantité qui leur est imposée.

Les heures de travail ne sont pas fixées à l'avance et les ouvriers sont libres d'exécuter leur tâche selon leur convenance. Il n'est pas rare de voir des coolies rentrer de leur travail, la tâche terminée, vers 9 heures du matin.

Pour les ouvriers employés dans les cafées et les cacaoyères, le régime diffère un peu. Le travail y est, en effet, tout autre. Pendant une partie de l'année les équipes se bornent à des opérations de nettoyage sous les arbres pour éviter l'envahissement de l'exploitation par la brousse. Elles se rassemblent pour cela sous la direction d'un caï et si le travail s'exécute toujours à la tâche, cette tâche est collective. Pendant la période de récolte, les ouvriers reviennent au système de la tâche individuelle comme pour le coprah, avec toutefois cette particularité qu'il est nécessaire de leur demander un coup de collier momentané, la récolte du café et celle du cacao ne pouvant, comme celle du coprah, être faite sans hâte. Pour les ouvriers employés aux travaux que nécessite le traitement des produits, au siège central de la plantation, le régime est celui du travail à la journée. Il s'agit, en effet, ici plutôt d'un travail industriel que d'un travail agricole. Les ouvriers sont ici des ouvriers sélectionnés selon leurs aptitudes et spécialités. La journée de travail est fixée à huit heures par les règlements administratifs. Ces travaux ne sont pas pénibles, ils sont variés. Chaque plantation, en effet, doit pourvoir par elle-même

à tous ses besoins. Les produits sont séchés sur des claies en dessous desquelles des foyers doivent être entretenus et surveillés.

Pour l'entretien des bâtiments, il faut une équipe de charpentiers, scieurs de long, menuisiers et forgerons. Pour les véhicules, il faut des mécaniciens et des charrons.

Pour la nourriture des coolies, il faut des jardiniers, des bouchers, des boulangers.

Pour le petit élevage, la laiterie, le service personnel du planteur et de sa famille, il faut également des ouvriers spécialisés.

Les salaires sont fixés par le contrat d'engagement. Celui-ci est fait pour une période de cinq années. Pendant toute sa durée, l'engagé indochinois perçoit en outre un pécule qui, conservé par l'Administration, lui est remis lors de son rapatriement en Indochine. Il est incessible et insaisissable. Il est remis à l'engagé lors de son arrivée à Haiphong au moment de son rapatriement.

Dans le long rapport déposé par M. Delamarre lors de son enquête en 1925, ce haut fonctionnaire avait examiné avec une grande objectivité toutes les plaintes relatives aux sévices dont étaient trop souvent les victimes les engagés annamites.

Beaucoup de ces plaintes étaient fondées et des actes regrettables avaient, en grand nombre, été commis. La répression en était insuffisante, insuffisante aussi la surveillance préventive que devait assurer l'Administration française sur le territoire du Condominium.

J'ai pu constater par moi-même que la plupart de ces abus n'existent plus qu'à l'état de souvenir. Les délégués français dans les îles assurent avec le plus grand soin la surveillance des plantations sur lesquelles travaillent des engagés indochinois. Ils ont désormais à leur disposition des moyens de transports par eau, leur permettant d'effectuer de fréquentes visites chez leurs administrés. Un administrateur des colonies, résidant à Port-Vila, est chargé des fonctions d'inspecteur du Travail et coordonne leurs efforts. La mentalité des colons s'est en même temps modifiée.

L'usage par eux d'une main-d'œuvre plus policée et extrêmement plus civilisée que la main-d'œuvre canaque qu'ils recrutaient jadis en employant d'inavouables procédés, l'afflux régulier et sûr de cette main-d'œuvre, le remplacement aussi des vieux colons ayant vécu l'époque brutale et héroïque des débuts de la colonisation et leur remplacement par des colons plus instruits et moins frustes, ont fait disparaître cette brutalité continuelle qui fut autrefois de règle chez les habitants de l'archipel, successeurs lointains, égarés en notre époque moderne, des Frères de la Côte qui peuplèrent au XVIII^e siècle les Antilles.

Quelques sanctions sévères ont été prises. Quelques planteurs se sont vu retirer le droit d'engager des Indochinois. Ces exemples, ils ne furent pas nombreux, ont suffi à mettre dans les rapports entre employeurs et employés la bienveillance et l'humanité nécessaires.

Pour assurer en même temps les soins médicaux dont peuvent avoir besoin les travailleurs indochinois, plusieurs hôpitaux ont été organisés, des distributions obligatoires de quinine ont été ordonnées.

A Santo, un hôpital important, pourvu de deux médecins, fonctionne parfaitement, un des deux

praticiens y résidant se rend sur les plantations pour surveiller l'état sanitaire de la main-d'œuvre pendant que son collègue assure le service de l'hôpital. Peu à peu, sur toutes les plantations un peu importantes, ont été créées des infirmeries où, souvent, est à poste fixe un infirmier expérimenté.

A Malikolo, un hôpital pourvu d'un médecin est installé au lieudit Norsup, près du centre de colonisation installé autour des établissements de la Cotonière, société constituée en grande partie au moyen de capitaux indochinois.

A Port-Vila, enfin, deux médecins français, dont l'un est le Chef de service sanitaire du Condominium, assurent avec la collaboration d'un médecin annamite la bonne marche d'un hôpital très bien pourvu. Ce service médical est sans cesse amélioré. Il doit beaucoup à l'activité et aux méritoires efforts de M. le docteur Hérivaux, actuellement directeur des Services d'Hygiène de la région Saigon-Cholon qui sut, en quittant son poste des Nouvelles-Hébrides et profitant de son séjour en France, obtenir du département la réalisation presque complète du vaste plan d'hygiène et de défense contre la maladie qu'il avait conçu au cours de son séjour dans les îles de l'Archipel.

Si, aux Nouvelles-Hébrides, la colonisation et l'influence prépondérante de la France ont été sauvées par l'Indochine, lorsque la grande crise de main-d'œuvre qui les menaçait est survenue, c'est encore à l'Indochine que cette colonisation et cette influence française ont dû de survivre, quand est apparue, en 1930, la grande crise économique engendrant aux colonies comme dans la Métropole la ruine de tant d'entreprises.

C'est le Gouvernement Général de l'Indochine, la Banque de l'Indochine, des particuliers indochinois qui ont apporté l'aide financière nécessaire au renflouement de la Société Française des Nouvelles-Hébrides, prête à déposer son bilan.

En plaçant sous la haute autorité de M. le Gouverneur Général de l'Indochine, Haut Commissaire de la France dans le Pacifique, le Haut Commissariat pour la France aux Nouvelles-Hébrides, le Gouvernement du Maréchal Pétain n'a fait que sanctionner un état de fait et prendre la décision qu'imposaient à la fois les services rendus aux Nouvelles-Hébrides par l'Indochine Française, et la reconnaissance qu'en gardent les Français de là-bas à notre grande colonie asiatique.

Plus que jamais sont vraies les lignes qu'écrivait dans son rapport de 1926, M. Delamarre, et que je crois devoir transcrire ici en conclusion de cette brève étude :

« Pour se rendre compte de la valeur du concours que l'Indochine apporte aux planteurs français des Nouvelles-Hébrides, il faut comprendre que sur ces terres d'une fertilité incomparable, où se trouvent accumulées toutes les forces productives de la nature, des terres volcaniques et des coraux en décomposition, mêlés à l'humus des forêts, fécondées par des pluies fréquentes et un climat tropical, la main-d'œuvre est tout.

.....

» L'arrivée de convois réguliers de travailleurs tonkinois a jeté le découragement chez les presbytériens et chez les colons anglais en faisant brusquement pencher la balance, d'une façon définitive en notre faveur.

.....
 » Il suffira que l'immigration tonkinoise soit dirigée avec méthode et que cet élément nouveau, qui apporte avec lui la richesse et le succès, reçoive le traitement bienveillant et éclairé et tout l'appui qu'il mérite.

» Une collaboration étroite de l'Indochine et du Haut Commissariat de la France aux Nouvelles-Hébrides peut, seule, permettre d'atteindre ce résultat, si désirable au point de vue des intérêts de la France dans le Pacifique Austral. »

Les souhaits de M. Delamarre se sont peu à peu exaucés. L'œuvre qu'il préconisait s'est même développée plus qu'il ne le pouvait prévoir.

L'intime union de l'Indochine et des Colonies françaises des mers du Sud, réalisée par le Maréchal quand il les plaçait toutes sous l'autorité du Gouverneur Général de l'Indochine, portera demain, quand la tourmente sera passée, les fruits magnifiques qui, partout, toujours, dans tous les temps et sous tous les climats, ont récompensé l'effort de la France et des Français.

AMIS LECTEURS

Vous avez certainement un conte, une nouvelle, des souvenirs, des impressions qui dorment dans votre mémoire ou au fond de vos tiroirs.

Car « *tout homme a une histoire à raconter* ».

Participez au :

" CONCOURS DE NOUVELLE "

de la revue INDOCHINE

Vous nous aiderez à faire connaître votre talent et à distraire nos lecteurs.

Voici le règlement du concours :

ARTICLE PREMIER. — Les œuvres des concurrents devront parvenir à la direction de la revue, 6, avenue Pierre-Pasquier à Hanoi, le 1^{er} juillet au plus tard.

ARTICLE 2. — Les œuvres présentées pourront être rédigées en vers ou en prose. Les auteurs pourront adopter les formes les plus diverses : récit véridique ou imaginaire, sérieux ou humoristique, souvenirs, reportage, etc., etc., à la condition que les sujets traités s'inspirent de l'Indochine.

ARTICLE 3. — Chaque nouvelle ne devra pas comporter plus de quinze pages dactylographiées à double interligne. Aucune limite minima, par contre, n'est imposée, les récits les plus courts étant souvent les meilleurs.

Les œuvres seront éventuellement et avantageusement illustrées par les auteurs ou par tout autre dessinateur.

ARTICLE 4. — Chaque concurrent pourra envoyer plusieurs sujets différents et de ce fait concourir pour plusieurs prix.

On peut concourir sous son propre nom ou sous un pseudonyme. Dans ce dernier cas, le concurrent voudra bien joindre une enveloppe cachetée donnant son nom véritable et l'indication de son adresse, ceci à seule fin de nous permettre de lui envoyer éventuellement le montant de son prix.

ARTICLE 5. — La revue *Indochine* se réserve la priorité de la reproduction des nouvelles primées.

ARTICLE 6. — Le concours est doté en principe des prix en espèces suivants :

Un premier prix	200 \$ 00
Un second prix	150 00
Un troisième prix	100 00
Deux quatrièmes prix	75 00
Quatre cinquièmes prix	50 00

D'autres prix pourront être ajoutés sur décision du jury.

ARTICLE 7. — Les résultats du concours seront publiés dans le courant du mois d'août 1944.

ARTICLE 8. — Les œuvres non primées seront retournées à leurs auteurs, sur leur demande.

SOUVENIRS D'UN VIEIL ARCHÉOLOGUE INDOCHINOIS ⁽¹⁾

(Suite)

par H. PARMENTIER

Chef honoraire du Service Archéologique de l'École Française
d'Extrême-Orient.

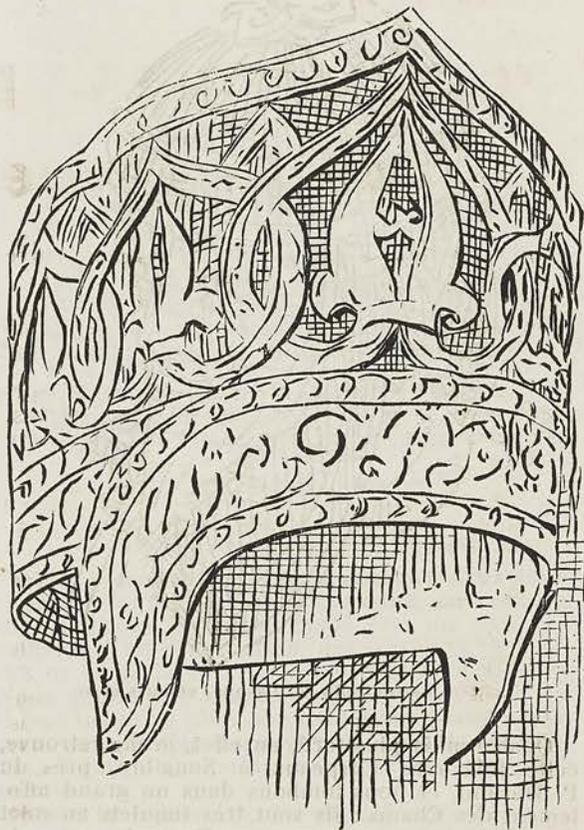
DURANT mes recherches en Annam, j'eus l'occasion de faire quelques expéditions curieuses. La moins charmante ne fut pas la visite de l'ancien canal cham, près de Phanrang. Les Chams ont eu l'idée, au temps de leur splendeur, d'irriguer l'immense plaine qui borne la mer ; mais ils durent abandonner la dérivation de la rivière quand ils se butèrent à un large seuil de roche que, seule, la dynamite pouvait vaincre.

Le 4 août 1901, le Résident de la province, Odend'hal, mort depuis si tragiquement, nous emmena de bonne heure prendre une pirogue au point de départ du canal. Les Chams ont commencé en ce lieu un énorme barrage que la Mission a repris et où le P. Villiaume s'est noyé.

Nous avons descendu le canal dans le plus admirable tableau de sylvie tropicale qui se puisse voir. J'avoue que j'étais devenu un peu sceptique sur ce genre de spectacle, au moins en Indochine : la forêt d'Angkor n'est qu'une splendide forêt européenne, d'aspect plus grandiose encore, il est vrai ; j'avais cependant déjà eu un aperçu de la sylvie tropicale au pied du col du Dêo-Ca ; mais cette promenade-ci fut une véritable révélation. Le canal est vite redevenu entièrement sauvage et il y a près de dix siècles qu'il est abandonné : il est, d'ailleurs, peut-être en partie naturel. Il coule, rapide, entre deux berges un peu élevées, tout envahies de racines tortueuses et de fougères, dans une ombre verte que raie la blancheur oblique des énormes troncs qui le traversent ou la chute de lianes minces ou énormes, tantôt tendues comme des haubans d'un arbre à l'autre, tantôt enchevêtrées en serpents fantasques, parfois courant de berge en berge en guirlandes suspendues.

Dans cette ombre règne un silence imposant, qu'interrompent seuls des cris d'oiseaux, des jassements de singes, ou encore l'envol d'un aigle pêcheur qui nous devance sur des encâblures ; une odeur pénétrante règne, d'herbes et de plantes pourries, odeur lourde et grasse, fine pourtant. Et toutes les aventures du voyage se succèdent à tour de rôle : hordes de singes moqueurs et batailleurs qui franchissent le canal sur des ponts végétaux aériens et se poursuivent à grands cris dans les cimes, d'où ils font des bonds de dix mètres ; nage d'un énorme serpent à 100 mètres de nous, d'un bord à l'autre ; fuite en avant d'un oiseau plongeur bizarre, qui file le bec à ras de l'eau et de temps en temps dresse un long cou et s'envole pour aller recommencer vingt mètres plus loin ; passage d'une panthère qui nage devant nous guère plus loin que le serpent ; rencontre de troncs immergés, de buissons qui flottent ou de lianes pendantes dont il faut se dépêtrer pendant que la barque tourne et vire sous l'effort

du flot ; et dans un de ces arbres qui nous arrêtent, un python lové, qui, heureusement, ne se réveille même pas ; glissement enfin sous des arbres pliés en arche au-dessus de l'eau et nous obligent à nous coucher tous pèle-mêle au fond du sampan durant que le courant l'entraîne. Rien n'y manque ! (Lettre du 14 août 1901.)



Mitre d'or de Tinh My.

Une expédition plus longue fut la recherche du trésor de Lovang, dont le P. Durand fut la cheville ouvrière.

J'avais fait connaissance avec le Père au Binh-dinh, à mon premier voyage en Annam et, sachant ses bons rapports avec les Chams, je comptais beaucoup sur son influence pour faciliter mes travaux archéologiques dans sa région.

(1) Voir nos numéros 176, 186, 190, 194.

Donc, arrivé au tram de Phan-ri, je lui avais envoyé un exprès pour lui demander un rendez-vous. Le soir, je changeais des plaques photographiques dans la nuit noire, quand j'entendis une voix vibrante me héler. C'était le P. Durand, venu, sans attendre davantage, se mettre à ma disposition ; et nous bavardâmes dans l'obscurité pendant que j'achevais ma besogne.

La nuit passée, nous allons dire bonjour au vieux huyên cham qui abrite chez lui une part du trésor royal. Grâce à notre patiente indifférence diplomatique, nous arrivons à nous faire montrer la totalité de ce qu'il possède et il y a des merveilles. Nous apprenons là que le plus beau du trésor est en dépôt chez les Moïs, dans la montagne, et bien caché. Il semble qu'il ne faille pas compter le voir avant de longues années, jusqu'à ce que la confiance domine, et n'aura-t-il pas disparu d'ici-là ?

Mais les choses — comme fort souvent dans la vie — tournent d'une façon imprévisible, et les événements nous servent beaucoup plus tôt que nous n'eussions pu l'espérer.



Coiffure de route du roi Lavang, velours et or.

Quatre mois plus tard, en effet, je me retrouve, cette fois avec Carpeaux, à Song-luy, près du P. Durand, et nous tombons dans un grand affolement des Chams : ils sont très inquiets au sujet du trésor de la montagne : un Français, qui a de grands pouvoirs là-haut, a prescrit de faire des sacrifices aux anciens rois chams dans le village même où se trouve le fameux trésor, et exige qu'on le lui montre ; ils tremblent qu'il ne veuille le leur voler. Je saisis la balle au bond et, par l'intermédiaire du Père, tente de les convaincre que je puis les garantir de tous risques, puisque je suis le grand conservateur des vieilles choses : qu'il suffira que je dresse un inventaire de leurs richesses pour qu'elles deviennent intangibles et protégés par le Gouvernement. Je leur affirme que c'est pure charité de ma part, et pour faire plaisir

à leur ami le Père, que nous nous imposerions ce surplus de travail et ce voyage pénible. Je les laisse perplexes et vais finir ma tournée, leur promettant de monter avec eux à Lovang à mon retour s'ils sont décidés. Pour les rassurer complètement, le Père, Carpeaux et moi, ferons l'expédition sans emmener un seul Annamite et rien qu'avec des porteurs chams ou moïs, le Père servant d'interprète. L'individu taré est puissant ; il est capable de tout, même de nous faire arrêter, s'il se doute de notre projet ; aussi je préviens secrètement Finot, notre directeur, de notre incursion, fort irrégulière, dans les domaines de M... : il faut tout prévoir. Si nous voyons ce trésor, ce sera un miracle ; il y a quinze ans qu'il est soupçonné, nié par les uns, blagué par les autres, qui en parlent souvent comme d'une chimère de cerveaux fiévreux ou alcoolisés. Si l'on arrive à dresser cet inventaire, on le devra seulement à la confiance que le P. Durand a su inspirer aux Chams et à notre diplomatie.

A mon retour, l'affaire est dans le sac. Notre rival a multiplié les gaffes et les Chams ne comptent plus que sur nous.

Le 15 avril 1902, nous quittons leur village tous les trois avec la vieille reine et son mari, tous en palanquins que soutiennent des Chams ; ce sont d'ailleurs de déplorables porteurs ; et pas un Annamite avec nous : il nous faut ce sacrifice de vivre et de manger une semaine à l'indigène pour inspirer toute confiance à nos gens.

Cinq palanquins, deux charges seulement, et vingt-quatre coolies pour le tout en se relayant, plus les femmes de la reine et les sauvages qui sont venus appeler leurs seigneurs à la rescousse.

Nos vieux compagnons se sont faits beaux pour monter chez leurs féaux, qui se considèrent encore comme leurs sujets, et la vieille tient très bien son rôle. Elle est d'ailleurs réellement distinguée, maigre et sèche, grande, droite, un profil pur, presque de médaille. Nous sommes les meilleurs amis du monde ; à mon habitude je l'ai conquise en jouant avec ses petits-enfants. C'est du couple la plus intelligente ; aussi est-elle qui a le plus foi en nous.

Une marche, pour ma part en grande partie à pied, car je n'aime guère le palanquin, nous conduit vers 9 heures auprès d'un village cham où nous déjeunons. Nous repartons à 1 heure, passant à travers des montagnettes très rocheuses et, après avoir traversé, dans un coin adorable, l'affluent qui se jette près de Phan-rang, nous arrivons, vers les 4 heures du soir, à un hameau où le vieux prince consort possède une gracieuse maison. Nous sommes à l'entrée des vallées, loin de la mer, au milieu des cocotiers, et avant le coucher du soleil, les prêtres chams viennent faire un sacrifice pour savoir si les dieux sont favorables à notre expédition... et naturellement ils le sont.

Si cette journée avait été d'étapes faciles, celle du lendemain devait être terriblement dure, marche en montagne de onze heures que nous devons faire presque entièrement sur nos jambes. Nous n'avons guère pu partir qu'à 6 heures, parce que les Chams avaient peur du tigre. On arrête, pour manger, dans le lit d'un torrent. Le sentier traverse ensuite un taillis de bambous, charmants brins d'herbe dont nous sommes les fourmis, et nous atteignons un hameau moi où la reine nous quitte pour aller sur notre route faire un nouveau sacrifice. Toujours l'homme pressé, je remets bientôt le convoi en route pour la rejoindre.

Bien m'en a pris, le sacrifice n'était même pas commencé. Nous y assistons ; il n'a pas grand intérêt, mais nous amuse parce que nous sommes déjà en pleins sauvages et nous y faisons connaissance avec le vin de riz : liqueur fermentée assez quelconque, que je ne trouverais pas mauvaise si, en qualité de grand chef, ce n'était pas à moi à entamer la jarre au chalumeau, et, par suite, à aspirer et ingurgiter gravement une abominable décoction de grosses fourmis rouges qui s'y sont introduites.

Un autre village nous apporte un second récipient ; ce sont gens plus civilisés et l'on nous sert le vin dans des bols ; une vieille sauvagesse, la bouche pourpre de sa chique, amorce le rotin évidé et verse ainsi le liquide dans la tasse. Je dois dire, pour ne rien exagérer, qu'elle s'est d'abord vaguement rincé la bouche et a expectoré une mare sanglante de bétel dissous. Mais il faut fermer les yeux et boire avec conviction si l'on ne veut pas indisposer les sauvages en méprisant leur régal préféré. Nous avons d'ailleurs soif ; et puis c'est de si bon cœur qu'ils offrent ! Car ils sont vraiment gentils et complaisants. Et quels beaux hommes, souvent musclés et fins, à la fois. Quelques jeunes filles montrent de jolies gorges menues et de fins bras : mais que sales sont leur petite jupe et l'écharpe dont elles s'enveloppent ! Tout le monde boit à tire-larigot et ce n'est pas sans peine que je fais repartir le groupe : on voudrait bien remettre la montée au lendemain ! Les pauvres gens, je comprends leur peu de goût à reprendre la route : gravir dans de grosses pierres rondes cinq cents mètres d'une traite, avec une pente de trente à quarante centimètres par mètre, redescendre, remonter, puis, par une dégringolade folle, tomber au fond d'un admirable torrent dont l'eau est exquise, glacée, tentation de bain contre laquelle il faut lutter. Mais l'heure s'avance ; nous avons encore une dure escalade avec une pente inouïe. Nous avons redescendu la plus grande partie de ce qui avait été gravi et suant, soufflant, jurant, — qui sait ? peut-être même le Père ? — nous nous hissons, poussant sur nos cannes, par un escarpement rocheux plus raide encore, nous appelant de temps à autre. La vue est superbe et s'étend sans cesse sur un chaos de hautes collines avec la mer au fond.

Enfin, nous rencontrons des sauvages qui dégringolent à notre rencontre d'un pied admirablement sûr ; ils viennent prêter main forte à nos coolies. Et deux notables du village nous annoncent que nous sommes presque en haut et près du hameau, but de nos efforts. Ils ont pris avec eux une jarre de vin de riz qui est merveilleusement accueillie. Longtemps après, le convoi arrive, au moins aux trois quarts, et nous reparons. Mais, les monstres : ils nous ont dit « près » et pendant trois bons kilomètres nous nous traînons à flanc de montagne, à huit cents mètres d'altitude, à proximité du sommet. Nous n'en pouvons plus. Suivant mon habitude, et parce que j'exige beaucoup des autres, j'ai marché presque toute la journée, sauf une heure que j'ai tirée à cheval, mais sur une mauvaise selle annamite et je ne tiens plus debout. Le père se traîne. Carpeaux est le plus vaillant : mais il a été beaucoup plus que moi, la veille et le jour même, en palanquin. On m'offre le cheval du chef du village moi et fidèle à mes principes, je le refuse ; geste opportun : car cent pas plus loin, le Père tourne presque de l'œil et se hisse sur cette monture avec joie. Enfin vers 8 heures, nous sommes rendus. Oh ! de toutes façons ! Nous dinons tant bien

que mal sous un hangar moi. Notre concurrent est tombé brusquement malade : parce qu'il a voulu voler le trésor, disent les Chams ; sans cela nous l'aurions trouvé sur place. Était-ce arriver juste ? Je me demande encore quelle tête il aurait fait en nous voyant... Et quelle tête il a dû faire quand il a appris — les nouvelles se savent vite en pays indigène — quel coup de Jarnac nous lui avions joué.

Nous passons une nuit exquise ; mais au matin, nouvelle déconvenue : nous ne sommes pas encore au trésor et le jour est, paraît-il, néfaste.

Tout ce que nous obtenons de la vieille reine, c'est d'aller coucher le soir même auprès ; le lendemain, on procédera aux cérémonies rituelles et à l'ouverture des dépôts.

Nous grimpons avant le déjeuner sur une colline qui nous domine encore et d'où nous découvrons un panorama magnifique. Puis, rentrés à 9 heures, nous déjeunons, point trop mal grâce au nuoc-mam du vieux prince ; ce condiment énergique fut notre sauveur. Bientôt après, nous filons sur les crêtes d'où nous avons des vues exquises sur le fond de la vallée où se trouve la maison du trésor.



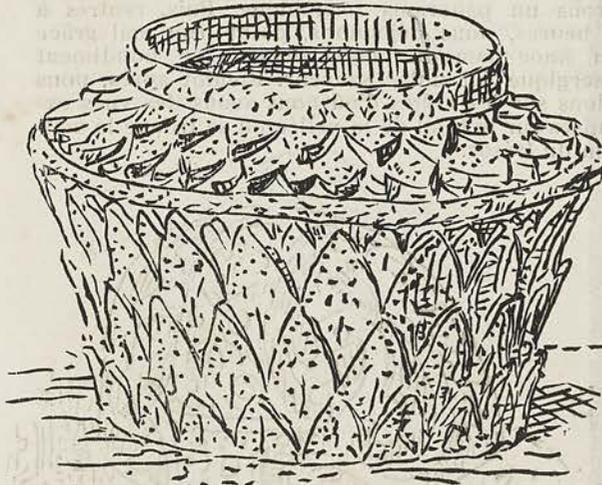
Couvre-chignon de reine de Vinh My.

Nous y arrivons enfin et assistons à deux sacrifices que font les deux prêtres moi, gardiens des deux greniers du trésor. Nous prenons part gravement à la consultation des auspices, examen des os et de la fourche du bec des poulets tués. Nous dinons à 5 heures, toujours heure moi, car il faut savoir se plier aux exigences locales ! Nous mangeons poulets et chevreaux qui ont été sacrifiés, et surtout patouillés par les ongles sales des prêtres.

Enfin le lendemain, en pleine nuit encore, il n'est pas 5 heures, on nous arrache des nattes qui nous servent de lit, oh ! combien dur ! C'est que chacun brûle de voir commencer le sacrifice majeur, espoir de vastes ripailles : le village doit tuer un buffle qu'on mangera ensuite avec les voisins, à charge de revanche. Le sacrifice s'accomplit, cérémonie pénible à laquelle nous commençons à être habitués ; les prêtres invoquent tous les Pô, c'est-à-dire tous les seigneurs dieux possibles, et l'on attache le buffle, une jeune bête, au poteau. Les officiants appellent le Ciel et simulent une profonde terreur ; le pauvre buffle se défend comme un beau diable. On le ligote, on

le renverse et le prêtre l'égorge d'un mauvais petit couteau, la bête souffle et le sang gargouille ; elle tressaute et se roidit, les pauvres yeux fous ; enfin elle agonise ; cela n'a pas duré trop longtemps, heureusement, parce que Carpeaux avec son Vérascopie et moi avec mon carnet de notes, nous aimerions autant être ailleurs ; mais le spectacle a vraiment du caractère. Nous l'expions d'ailleurs un peu plus tard ; car il faut manger le buffle, à peine cuit ; quelle viande coriace !

Déjà le trésor a commencé à apparaître : il débute mal par une masse d'étoffes parfois fort belles, mais dans un état lamentable. Il y a sept ans que les coffres n'ont pas été ouverts, les bons Mois ont bien exposé les caisses au soleil mais ils avaient trop peur pour les ouvrir.



Vase d'or de Tinh My.

Nous nous mettons à l'inventaire, classement, descriptions, croquis, photos. La nuit nous y surprend. Tout est sorti, paraît-il. Malgré les protestations désespérées des prêtres gardiens, je me glisse dans chaque grenier et fais vérifier les caisses dites vides. Bien m'en prend ; il s'y trouve encore des merveilles et notamment des armes splendides, qui nous manquaient justement.

La dernière nuit a été épique. On a consommé toute la journée je ne sais combien de jarres de vin de riz, et il est excellent, fort en diable ; je profite de l'avantage d'en boire les premières gorgées ; mais il m'est impossible de tricher, car pendant que j'aspire par le rotin percé, le Moï sait exactement ce que j'absorbe, car il remplace immédiatement cette quantité par de l'eau qu'il verse au fur et à mesure, et ne boire que quelques gorgées serait un affront.

Tous les assistants y passent, suivant un ordre rituel, les femmes et les petits enfants ferment la série et les derniers ne risquent pas de devenir alcooliques ! N'empêche que l'excitation est générale ; les Mois dansent autour des feux en brandissant leurs lances et nous commençons à nous regarder tous les trois. Ils ont les meilleures intentions du monde et nous sommes des hôtes révévés ; mais on ne sait jamais, avec eux : un coup de folie passe vite, et nous décidons de prendre la veille à tour de rôle.

La nuit se passe cependant sans encombre. Nous finissons au matin par un travail enragé et, dans l'après-midi, sur les épaules de nos fidèles Mois, nous gagnons la maison du sous-chef de canton qui veut nous fêter : on tue un cochon. Nous sommes libres de nos actes maintenant et négocions, non sans peine, quelques achats d'armes ou de bijoux mois, que nous payons largement de perles de verre ou de gros fil de laiton dont nous avons apporté une provision à cet usage.

Le lendemain dimanche, nous prenons congé de la vieille reine et de son époux qui surveillent le rangement de leurs richesses.

Partis à 5 heures du matin, nous n'arrivons qu'à 9 heures du soir, par un splendide clair de lune. Le retour est d'autant plus pénible que le P. Durand s'est blessé au pied et qu'il faut le descendre en palanquin ; or, la nuit nous surprend en pleine région à tigres. Carpeaux et moi nous partageons la marche et les deux points dangereux : j'ai encore suffisamment d'allant pour mener, en tête, le train à bonne allure et c'est l'une des places exposées ; moins, cependant, que celle de serre-file. Carpeaux la prend pour ne laisser s'égailler aucun trainard, qu'on pourrait très bien ne pas revoir ensuite, et les refrains de l'Ecole des Beaux-Arts s'échangent à plein gosier d'un bout à l'autre du convoi, utile défense contre les bêtes et entraînement qui empêche le long cortège de s'étirer encore davantage : il va de soi que deux bonnes torches feraient mieux notre affaire.

Enfin nous arrivons, fourbus mais contents. Nous passons deux jours chez nos amis chams pour établir l'inventaire qui fera foi et en préparer les copies nécessaires.

Je ne donnerai pas le détail de ce trésor ; sa nomenclature bien illustrée, a paru dans le *Bulletin* de l'Ecole d'Extrême-Orient où les curieux pourraient la rechercher. Disons seulement qu'il est réparti en sept ou huit dépôts dans la plaine et la montagne et que les pièces principales consistent en grande mitres d'or, fins couvre-chignons de reines, en or également, série de vases d'or ou d'argent aux décors remarquables, armes précieuses et vêtements splendides, mais qui ont beaucoup souffert d'un incendie, ou, plutôt, de l'eau dont on l'a éteint.

(A suivre.)

(Bois gravés de l'auteur.)

Images de Cholon

par J. LHUISSIER



Ces photographes !.. Quelle engeance !



Sérénité.



Diseurs de bonne aventure et mendiants dans le couloir d'une pagode chinoise.



Le calligraphe. ↘

↑ Les canards chinois.



EN MARGE DE LA SAISON DE L'ARTISANAT ET DE LA PETITE INDUSTRIE

Un animateur de l'Artisanat tonkinois :

Charles CREVOST

(1858-1938)

par X.

CHARLES Crevost naquit le 27 janvier 1858 à Grandville, port sur la Manche ; son père était professeur d'hydrographie. Peut-être dut-il à cette double circonstance son goût inné des choses de la mer et des expéditions lointaines. Il se destinait à l'École Navale, mais des revers de fortune l'obligèrent à s'engager à dix-huit ans dans l'Infanterie coloniale. Son temps achevé, il passa dans le corps des comptables de la Marine. C'est à ce titre qu'il vint pour la première fois au Tonkin, en 1884, à l'époque où nos troupes s'employaient à libérer le pays de la domination chinoise et de la piraterie. Il ne devait plus quitter la colonie. Les recherches ethnologiques auxquelles il se livra, alors qu'il séjournait en Cochinchine, attirèrent l'attention du Gouverneur Général Paul Doumer. Celui-ci obtint son détachement de la Marine, où il servait depuis quinze ans, et l'affecta, en 1889, à la Direction de l'Agriculture, des Forêts et du Commerce, sous les ordres d'A. Capus.

Il fut d'abord chargé de préparer l'Exposition de Hanoi de 1902-1903. Ensuite, il se vit attribuer le soin de conserver et de compléter les collections qui avaient été réunies à cette occasion, et fut nommé conservateur du Musée agricole, industriel et commercial, devenu par la suite « Musée Maurice-Long ».

Dès lors, l'existence de Crevost se confondit avec celle du musée. Il lui consacra toute son activité, tout son cœur, toute la science qu'il avait acquise peu à peu à l'étude des produits confiés à sa garde. Avec une foi sans défaillance, avec une ardeur qui ne se démentit jamais, même à l'âge où depuis longtemps d'autres hommes aspirent au repos, Crevost poursuivit sa tâche, et rechercha l'utilisation des produits mal connus ou mal employés dont l'Indochine est riche en fait ou en puissance.

La documentation qu'il avait réunie, il la condensa dans de nombreux articles parus dans le « Bulletin Economique de l'Indochine », et surtout dans un ouvrage magistral, le « Catalogue des Produits de l'Indochine », qu'il publia, entre 1917 et 1937, soit en collaboration avec Ch. Lemarié, chef des Services agricoles et commerciaux du Tonkin, soit seul, soit en collaboration avec M. Pételot, professeur à l'Université.

Cette publication en six volumes traite successivement des produits alimentaires, des produits filamenteux et textiles, des matières grasses végétales, des résines, gommes, laques et caoutchouc, des produits médicinaux et des plantes à tannin et tinctoriales. Elle représente un travail de bénédictin, et suffirait à classer un homme. Mais Crevost ne s'arrêta pas là ; son sens social l'inclinait vers la misère du peuple. Il voyait dans l'artisanat un métier second capable de tirer le campagnard de son état précaire, et consacra à le développer le meilleur de son cœur et de son esprit.

Pendant de nombreuses années, on vit les salles et les vérandas du musée Maurice-Long encombrées par des apprentis des deux sexes, et de tous âges ; après quelques mois de stage, ceux-ci rejoignaient leurs villages, nantis d'un métier qui devait les aider à vivre.

Crevost tâta un peu de tous les métiers. Il s'attacha d'abord à améliorer et à développer les industries existantes, en particulier celle de la vannerie, par introduction de modèles japonais ; celle de la broderie blanche et surtout en couleur en substituant au support de satin des tissus (tussor ou toile de soie) moins brillants, plus conformes au goût européen ; celle de la chapellerie en bambou par importation de modèles javanais ; celle



de la dentelle, des nattes en jones, des articles de voyage, des incrustations sur bois, etc... Il apporta des perfectionnements au métier à tisser : remplaça le fil de soie des chaînes par des fils de ramie plus résistants, les peignes en bambou par des peignes métalliques ; étudia un système de renvoi automatique des navettes qui permit de porter de 40 à 70 centimètres la largeur des tissus. On lui doit la fabrication des casques en sola, des sièges en rotin genre Thonet, des tapis de coco, des brosses, des boutons de nacre, des vermicelles de haricots (song thân), les premiers sacs en jute, les premiers tapis au point noué ; il trouva le moyen de fixer les colorants sur l'écorce de bambou et de donner à la vannerie une présentation plus va-

riée. Son esprit curieux l'amena à étudier les procédés de laquage, à s'occuper de la pharmacopée chinoise, des produits maritimes d'origine chinoise (nids d'hirondelle, holoturiers, algues) employés dans l'alimentation, des petites industries sur métaux, de la fabrication des joosticks, de l'industrie du papier, des conserves d'ananas. Véritable touche-à-tout, comme il se qualifiait lui-même, il s'inquiéta de la sélection des semences de riz et introduisit au Tonkin la sélection par transparence dite de Certani, fit des essais d'extraction de camphre et de suif végétal, chercha à tirer parti du fil de cuoc, sorte de crin de Florence produit dans le pays.

Son érudition était immense ; il la mettait au service de tous. Mais sa sollicitude allait surtout aux humbles, ses « petits », comme il les appelait, et il n'était pas de plus grande joie pour lui que d'avoir pu contribuer à leur faire gagner quelques cents de plus par jour. Ses efforts eussent été vains, cependant, s'il n'avait trouvé de débouchés pour les produits qu'il lançait sur le marché. Il y réussit en envoyant des échantillons à l'extérieur, avec le concours des exportateurs. C'est ainsi qu'il parvint, avec l'aide de M. Kikuchi, à faire apprécier la laque tonkinoise au Japon, et que se créa peu à peu ce courant commercial qui fait encore la richesse de certaines de nos provinces. Plus tard, lorsque, atteint par la limite d'âge, il dut officiellement cesser toute activité, les Services agricoles entrèrent dans ses vues en organisant, pour le marché intérieur, une exposition permanente dans une des ailes du musée, où chaque article était présenté avec l'adresse du fabricant.

Crevest était un apôtre ; bien avant la lettre, il avait entrevu la part que prendrait l'artisanat dans l'œuvre de rénovation nationale. Sa foi était

communicative ; il n'eut pas de peine à la faire partager aux autorités sous lesquelles il servait. Aussi, bien qu'administrativement rattaché aux Services de l'Agriculture, lui fut-il toujours ménagé la plus grande autonomie. Il dut également à cette circonstance d'avoir été maintenu en affectation temporaire trois ans après sa mise à la retraite. Il ne fut définitivement rayé des cadres qu'en décembre 1933, alors qu'il était Inspecteur en chef de 1^{re} classe des Services agricoles et commerciaux depuis onze ans, et jouissait déjà d'une pension de retraite militaire.

Crevest était populaire dans le milieu annamite. Quelques-uns lui doivent la fortune ; combien plus nombreux lui doivent leur aisance. Crevest termina sa vie laborieuse et féconde le 1^{er} janvier 1938, à l'âge de quatre-vingts ans ; quarante-neuf ans de son existence avaient été consacrés au service de l'Indochine. En 1936, les représentants de tous les corps de métier, dans un élan de reconnaissance, signèrent une pétition sollicitant pour lui le titre de « meilleur ouvrier de France ».

Ouvrier de France, il l'était pleinement, par l'œuvre accomplie, et par la manière dont il l'accomplit. Il fut de ceux qui ont le plus contribué à faire connaître en ce pays le vrai visage de la France.

Crevest était chevalier de la Légion d'honneur, officier de l'Instruction publique, lauréat de la Société de Géographie, commandeur du Dragon d'Annam, chevalier de l'Ordre royal du Cambodge, titulaire de la médaille du Tonkin 1885, de la médaille de la Société nationale d'acclimatation, de la médaille de Mérite du Cambodge et du Kim-Khanh de 1^{re} classe. En août 1919, il fut cité à l'ordre des troupes de l'Indochine pour services rendus pendant la guerre.

L'HUMOUR DE NOS PÈRES



Le casque du chasseur d'images 1896.

(La Vie Indochinoise, 1896.)

La semaine DANS LE MONDE

DU 5 AU 12 JUIN 1944

Pacifique.

Dans les airs, l'aviation navale nipponne a poursuivi son activité habituelle au-dessus des différents théâtres d'opérations, notamment l'île de Wakde, récemment occupée par les forces américaines, à l'extrémité occidentale de la Nouvelle-Guinée hollandaise.

L'aviation alliée, de son côté, a effectué des raids sur les bases japonaises de la région sud de l'île Bougainville, le 5 juin, et de l'île de Mille, dans l'archipel des Marshall, le 8 juin.

— Sur terre, de violents combats se déroulent sur l'île de Biak, de l'archipel Shouten, et en Nouvelle-Guinée hollandaise, le long de la rivière Tor, à 200 kilomètres à l'ouest de Hollandia. Dans ce dernier secteur, les forces américaines de débarquement ont essuyé de grosses pertes en hommes et en matériel.

Chine.

L'offensive japonaise déclenchée dans la province du Hunan, le long de la voie ferrée Canton-Hankéou, a progressé d'une façon rapide, au cours de ces huit derniers jours.

La ville de Changsha, capitale de la province, est fortement menacée par les colonnes nipponnes venant du nord, dans la région de Yochow, du nord-ouest, à travers le lac Tung-Ting, et de l'est, où une colonne japonaise opère en vue d'occuper la ville par le sud.

Sur la rive occidentale du lac Tung-Ting, de violents combats se livrent aux environs de Ansiang, où les troupes chinoises tentent d'enrayer la nouvelle poussée japonaise en direction de Changteh.

Birmanie.

En dépit des pluies de mousson qui persistent sur l'ensemble du pays, les différentes opérations déclenchées en Birmanie du Nord se sont poursuivies au cours de ces huit derniers jours.

Trois secteurs sont actuellement le théâtre d'opérations importantes :

— La région de Kohima, sur la frontière des Indes ; le secteur de Myitkyina, au terminus de la ligne trans-birmane ; enfin, la région de Lungling, dans le Yunnan occidental, sur l'ancienne route de Birmanie.

— A Kohima, les forces britanniques ont déclenché une nouvelle offensive vers le sud, visant à dégager la route Imphal-Kohima, occupée par les forces japonaises sur une distance de 100 kilomètres, depuis un point situé à 60 kilomètres au nord d'Imphal jusqu'aux environs immédiats de Kohima.

— Dans le secteur de Myitkyina, les forces impériales nipponnes résistent toujours fermement dans la ville en partie assiégée par deux colonnes alliées venant des vallées du Mogaung et du Mali, affluents de l'Irrawaddy.

Le point de jonction des routes de Myitkyina, Mogaung et Sumprabum a été occupé le 10 juin par les forces sino-américaines du général Stilwell.

De violents combats se déroulent également aux environs de Kamaing, situé à 80 kilomètres plus à l'ouest, et toujours aux mains des forces japonaises.

— Dans le Yunnan occidental, les forces chinoises qui avaient traversé la rivière Salouen, en direction de l'ouest, ont progressé le long de l'ancienne route de Birmanie et auraient atteint la ville de Lungling, important centre de communications.

Une autre colonne chinoise, opérant plus au nord, et se dirigeant vers Tenguyeh (Tengchung), s'est heurtée à la puissante résistance des troupes nipponnes.

Italie.

Après la prise de Rome, le 4 juin, les forces américaines du général Clark ont traversé le cours infé-

rieur du Tibre et ont poursuivi leur progression le long de la côte, dans la plaine située au nord-ouest de ce fleuve.

Ne rencontrant qu'une faible opposition d'arrière-garde allemande, les troupes alliées ont occupé successivement Civita-Vecchia, et Bracciano, le 8 juin ; Viterbo et Tarquinia, le 9, et la ville côtière de Montalto Di Castro, le 11 juin, à mi-distance entre Civita-Vecchia et Orbetello.

Dans la région montagneuse située à l'est de Rome, les troupes franco-britanniques des V^e et VIII^e Armées effectuaient un mouvement vers l'est dans le but de prendre à revers les forces allemandes résistant dans le secteur de Frosinone.

Les villes de Tivoli, Subiaco et Avezzano étaient occupées respectivement les 6, 8 et 11 juin.

Parallèlement à ce mouvement, les forces alliées opérant sur le front de l'Adriatique ont déclenché une nouvelle offensive le 8 juin et occupé les villes d'Orsogna, Pescara et Chieti, les 10 et 11 juin.

La ville de Sulmona, dans le secteur central, a, d'autre part, été évacuée par les troupes allemandes.

France.

Les forces alliées anglo-américaines, sous le haut commandement du général Eisenhower, ont effectué de vastes opérations de débarquement en différents points de la côte française de la Manche, dans la matinée du 5 juin.

Les débarquements avaient été précédés de violents bombardements aériens et navals qui durèrent d'une façon continue pendant une période de six heures.

Les principaux points de débarquement se situèrent sur la côte normande du Calvados et du Cotentin, dans les régions de Trouville, l'embouchure de l'Orne, Arromanches, Asnelles, Isigny, Saint-Vaast-la-Hougue, ainsi que sur les îles normandes de Jersey et de Guernesey.

Parallèlement à ces opérations navales, de puissants détachements de troupes parachutées et aéroportées atterrissaient à l'intérieur des côtes, notamment près des nœuds de communications, les ports et les aérodromes, dans le but de paralyser le système de défense allemand.

Au prix de lourdes pertes, trois têtes de pont purent être établies à l'embouchure de l'Orne, à Port-en-Bessin et au pied de la côte orientale du Cotentin.

De là, les forces alliées développèrent une offensive vers l'intérieur, en dépit des violentes contre-attaques allemandes.

Le premier succès allié fut la prise de Bayeux, ville située à 10 kilomètres des côtes, sur la route et la voie ferrée Paris-Cherbourg, dans la journée du 7 juin.

La ville de Caën, sur la rivière de l'Orne, était également atteinte sans pouvoir toutefois être occupée par suite de la puissante défense allemande concentrée dans ce secteur.

Dans la presqu'île du Cotentin, la route Carentan-Valognes fut coupée dès les premières heures de l'offensive par un détachement de troupes aéroportées opérant dans la région de Sainte-Mère-Eglise.

Le 9 juin, une première jonction était effectuée entre les différents groupes alliés combattant sur la côte du Calvados, et la ligne de front s'étendait alors de Caën à Bayeux, sur une distance de 80 kilomètres.

Les villes de Trévières, Formigny et Isigny, à l'ouest de Bayeux, furent par la suite occupées et la jonction entre les forces combattant dans le Calvados et celles opérant dans le Cotentin, fut effectuée dans la journée du 11 juin.

En fin de semaine, la ligne de front s'étendait de l'embouchure de l'Orne jusqu'à la région de Valognes, en passant par les environs de Caën, Tilly-sur-

Seulles, Bayeux, Isigny, Sainte-Mère-Eglise et Saint-Marcouf.

En plus des nombreuses pertes subies par les Alliés, le nombre des prisonniers s'élèverait déjà à plus de 1.500.

Deux croiseurs, 3 destroyers, 6 transports totalisant 38.000 tonnes et de nombreux engins de débarquement furent coulés par la Luftwaffe et les défenses côtières au cours de ces opérations.

Russie.

Après six semaines de répit, les forces soviétiques du général Govorov ont, le 10 juin, déclenché les premiers combats de l'offensive d'été dans la partie septentrionale du front, à hauteur de l'isthme de Carélie.

En deux jours de combats, une brèche fut effectuée dans les lignes de défense allemandes sur une distance de 40 kilomètres et une profondeur de 25 kilomètres.

Les villes de Terijoki et Yatkima ont été occupées le 12 juin.

En Roumanie, des combats d'importance locale se déroulent aux environs de Jassy. Après une semaine de résistance, les Russes ont obtenu l'initiative des opérations.

EN FRANCE

5 juin.

Le Maréchal à Lyon.

Le Maréchal de France, Chef de l'Etat, de retour depuis huit jours à peine de son voyage dans les marches de l'Est, a décidé de se rendre à Lyon le 5 juin où les habitants pleurent leurs 700 morts.

Il fut salué par les vibrantes acclamations de la foule massée devant l'hôtel de ville où flotte le drapeau tricolore. Dans le grand salon de réception de l'hôtel de ville étaient alignés les membres des corps constitués et parmi eux se détache la haute silhouette du cardinal Gerlier ; sont là aussi : les membres de la Chambre de commerce et des métiers, les membres du Conseil de l'ordre des avocats, ceux de la Défense passive, de la Croix-Rouge, les sapeurs-pompiers, etc...

Pendant trois quarts d'heure il s'entretient avec les représentants des Lyonnais.

Avant de se retirer, le Maréchal a déclaré : « J'ai trouvé en vous intact ce qui existe depuis toujours : l'amour du travail. Au cours de mes conversations, j'ai enregistré votre désir de reconstruire. Je le comprends, car vous habitez une ville admirable, aux souvenirs remarquables, gardez-les, protégez-les ».

Puis le Maréchal conclut par ce conseil : « Mes amis, pratiquez la solidarité, travaillez les uns pour les autres ».

Les bombardements.

Au début de la soirée du 5 juin, plusieurs vagues de l'aviation anglo-américaine ont survolé la ville de Versailles. Les appareils ont lâché des bombes qui ont atteint le quartier ouest de la ville. Un chapelet de bombes est tombé sur une tranchée-abri. Des immeubles situés à proximité ont été complètement détruits. Les sauveteurs s'emploient à dégager les victimes qui ne sont pas encore dénombrées.

Dans l'après-midi du 4 juin, les bombardiers anglo-américains sont venus parachever leur œuvre de destruction sur Rouen. Au cours de ce raid, l'église Saint-Maclou, joyau du gothique flamboyant, a été gravement atteinte. Un projectile a touché le splendide monument, détruisant le cloître, écrasant le presbytère et compromettant la solidité du reste de l'édifice dont plusieurs tourelles menacent de s'écrouler. Un grand nombre de maisons des quartiers populaires voisins de l'église ont été détruites.

6 juin.

Le Maréchal à Saint-Etienne.

Le Maréchal a visité le 6 juin Saint-Etienne. Accueilli à la limite du département par le préfet régional, il gagna ensuite la place de l'Hôtel-de-ville où se pressaient des milliers de personnes, et a pé-

nétré dans la maison commune où il a pris contact avec les corps principaux de la ville. Après s'être entretenu avec Mgr Bornet, évêque de Saint-Etienne, il a échangé quelques mots avec les membres des délégations des comités sociaux des entreprises, des cheminots, du Secours national, des sinistrés.

D'une fenêtre du Palais municipal, le Maréchal Pétain, Chef de l'Etat, avant son départ pour Vichy, a prononcé une allocution pour la foule qui connaissait déjà le déclenchement des opérations militaires sur le sol français. D'une voix forte, le Maréchal a remercié la foule de son accueil et lui a donné ses consignes : « Mes chers amis, a-t-il déclaré, des opérations militaires viennent de se déclencher sur le territoire de notre pays, vous comprendrez donc pourquoi je suis obligé de quitter votre ville plus rapidement que je ne désire ».

Le Maréchal a rappelé les souvenirs qui l'attachaient à Saint-Etienne et a déclaré : « Gardez votre calme et votre conduite. Obéissez aux ordres de vos chefs. Je pars plus fort pour accomplir ma tâche. Merci, mes amis ».

Allocution du Maréchal Pétain.

Le Maréchal Pétain, Chef de l'Etat, a prononcé l'allocution radiodiffusée suivante :

Français, les armées allemandes et anglo-américaines sont aux prises sur notre sol. La France devient ainsi un champ de bataille. Fonctionnaires, agents des services publics, cheminots, ouvriers, demeurez fermes à vos postes pour maintenir la vie de la nation et accomplir les tâches qui vous incombent.

Français, n'aggravez pas nos malheurs par des actes risquant d'appeler sur vous de tragiques représailles ; l'innocente population française en subirait les conséquences. N'écoutez pas ceux qui, cherchant à exploiter notre détresse, conduiraient le pays au désastre. La France ne se sauvera qu'en observant une discipline rigoureuse. Obéissez donc aux ordres du Gouvernement, que chacun reste face à son devoir. Les circonstances de la bataille pourront conduire l'armée allemande à prendre des dispositions spéciales dans les zones de combat. Acceptez cette nécessité. C'est la recommandation instante que je vous fais dans l'intérêt de votre sauvegarde. Je vous adjure, Français, de songer avant tout au péril mortel que courrait notre pays si ce solennel avertissement n'était pas entendu.

7 juin.

Allocution du Président Laval.

Dans un appel radiodiffusé, le président Laval, l'allocution radiodiffusée suivante :

Les armées anglo-américaines s'efforcent depuis ce matin d'aborder sur notre territoire. Elles font la tentative de débarquement si souvent annoncée. C'est sur notre sol qu'elles veulent porter le combat.

Après les bombardements qui ont ensanglanté le pays et accumulé des ruines, une nouvelle épreuve, plus dure encore, est imposée à la France par ceux qui disent vouloir la libérer, mais en commençant d'abord par la détruire.

Lorsqu'il a signé l'armistice, en juin 1940, le Maréchal exprimait le vœu de la nation entière. Aucune voix ne s'est élevée alors ni dans le pays, ni dans l'Assemblée nationale pour protester contre cette décision seule capable d'éviter à la France un plus grand désastre.

Ensuite le pays ne pouvait avoir qu'une seule politique : conclure avec le vainqueur une paix qui, sauvegardant l'honneur, nous prémunissait contre les conséquences de la défaite ; c'était la politique de Montoire, c'était une politique pacifique, elle permettait la reconstitution de notre pays, autrement que par les armes, par les souffrances et par les ruines. Certains Français ayant quitté notre sol et oublieux des intérêts permanents et vitaux de la France, ont préféré une politique plus aventureuse et plus sanglante. D'autres, malgré leurs serments, n'ont pas hésité à livrer le territoire africain aux armées étrangères.

Français, vous êtes les victimes innocentes de leur aveuglement. Aujourd'hui, quatre ans après l'armistice, notre pays de nouveau devient un champ de ba-

taille et aux deuils multipliés par les bombardements s'ajouteront demain la douleur des nouveaux exodes et les ravages de l'invasion.

J'ai éprouvé ce matin comme Français et comme Chef du Gouvernement, une grande tristesse en lisant la proclamation d'un général américain qui s'adresse à vous et prétend vous donner des ordres. J'ignore s'il méconnaît le caractère français. Les Français n'ont à recevoir d'ordres que du Gouvernement français.

Toutes instructions ont été adressées à tous les services publics. Ils s'inscrivent dans le cadre des obligations que vous impose la convention d'armistice au regard de l'armée allemande. Elles se situent dans le cadre du droit des gens et de la convention de La Haye au regard de l'armée d'invasion ; s'inspirant du devoir que nous avons d'assurer au maximum la protection des personnes et des biens, elles fixent exactement son rôle à chacun des serviteurs de l'Etat.

Toute désobéissance à ces instructions constituera un crime contre la patrie.

En signant l'armistice, nous avons souscrit certaines obligations vis-à-vis de l'Allemagne, puissance occupante, et nous nous sommes engagés notamment à n'entreprendre aucune action hostile contre elle. La France a signé l'armistice. Elle doit faire honneur à sa signature.

Nous ne sommes pas dans la guerre. Vous ne devez pas participer au combat. Si vous n'observiez pas cette règle, si vous faisiez preuve d'indiscipline, vous provoqueriez des représailles dont le Gouvernement serait alors impuissant à atténuer les rigueurs. Vous souffririez dans vos personnes et dans vos biens et vous ajouteriez aux malheurs de notre pays.

Vous refuserez d'entendre les appels insidieux qui vous sont adressés. Ceux qui vous demandent de cesser le travail ou vous invitent à la révolte sont des ennemis de notre Patrie. Vous refuserez d'aggraver la guerre étrangère sur notre sol. C'est le langage que j'ai le devoir de vous tenir. Ce sont ces conseils que vous avez le devoir d'accepter et de suivre.

L'accueil émouvant que les foules meurtries ont réservé partout au Maréchal hier à Lyon, aujourd'hui encore à Saint-Etienne contient la condamnation sévère de la guerre injuste et sauvage qui nous est

faite comme l'atteste leur foi dans l'avenir de notre pays. Un autre témoignage émouvant nous est offert en cette première journée de la tentative de débarquement par le calme et le sang-froid que montrent nos populations côtières exposées à l'invasion.

A cette heure dramatique où la guerre est portée sur notre territoire, montrez par votre attitude digne et disciplinée que vous pensez à la France et ne pensez qu'à elle.

Les bombardements.

Le nouveau bilan du bombardement du 27 mai à Marseille, s'établit à 1.539 morts, 90 disparus, 677 blessés encore en traitement dans les hôpitaux, 29.400 sinistrés. Il est impossible d'évaluer le chiffre des corps encore sous les décombres.

Les attaques aériennes.

On apprend que la chapelle où se trouvait la tombe de sainte Thérèse, à Lisieux, a été détruite au cours du bombardement de cette ville effectué mardi par l'aviation anglo-américaine.

Le calme en France.

Depuis quarante-huit heures, l'offensive anglo-américaine contre le continent a été déclenchée. La France, déjà ravagée par tant de bombardements, a été choisie, une fois de plus, pour servir de champ de bataille sur le littoral normand.

Le calme le plus complet règne dans le pays tout entier. La vie dans la capitale se poursuit, paisible, tous les services publics, les théâtres, les cinémas fonctionnent normalement. Chacun vaque à ses occupations habituelles et l'observateur ne décèle aucun fait qui permette de voir quelque chose de changé aux habitudes des Parisiens.

A Vichy, la vie gouvernementale se poursuit normalement. Le Maréchal, Chef de l'Etat, rentré de son voyage à Saint-Etienne, a repris à l'hôtel du Parc son activité habituelle et chaque Vichyssois peut voir le grand soldat effectuer, selon ses habitudes, ses promenades dans le parc de l'Allier. Ainsi les Français ont compris où était leur devoir et leur véritable intérêt.

A TRAVERS LA PRESSE INDOCHINOISE

« Pour nous tous la patience est la forme la plus nécessaire du courage. »

(Maréchal Pétain)

Il est, parmi les vertus de toujours, mais plus particulièrement de ce moment, deux vertus précieuses : la patience et l'espérance. Deux vertus qui se confondent en se complétant, l'une nous commandant de « savoir attendre », l'autre nous demandant de croire et d'avoir confiance.

Voilà bien deux vertus qui nous sont nécessaires ! Beaucoup d'entre nous — disons la plupart — ne sont pas arrivés d'hier à la colonie. La longueur, la lenteur du séjour ont commencé, de longtemps peut-être, à se faire sentir. Quoi qu'en disent certains, l'état physique souffre tout de même — on a beau dire — des sautes de ce climat tonkinois tout en variations et en excès, comme d'une alimentation forcément moins saine et moins normale.

Cela est également vrai de notre état moral : les cœurs les mieux trempés, à la longue, faiblissent et s'impatientent ; les caractères s'aigrissent ; les nerfs s'exaspèrent.

A cela rien qui doive étonner. Nous commençons à être loin des pauvres petits « séjours » d'autrefois qui, à certains tout au moins, paraissaient un siècle, après lesquels on faisait en France, plus ou moins,

une rentrée triomphale. Deux ans ou dix-huit mois et l'on allait à la métropole, dans quelque bourg ou capitale, prendre et goûter un repos souvent bien gagné. Puis l'on repartait, léger, enthousiaste, avec un joli bagage de souvenirs et d'espérances. Souvenez-vous...

Aujourd'hui — par ces temps difficiles, mais tellement plus difficiles pour les autres, — chacun d'entre nous subit sans s'en rendre compte, sa « guerre des nerfs ». C'est dire, aussi, que chacun d'entre nous a sa petite guerre personnelle à gagner. Pourquoi, nous qui — réfléchissez-y — comptons, dans le grand drame, du monde, parmi les privilégiés, ne pas la gagner ?

Ayons patience. Ayons confiance. A travers des terres pacifiées, sur des mers calmées, nous repartirons quelque jour pour apercevoir, un beau soir ou un beau matin, la Vierge dorée qui semble avoir été placée près du « Vieux Port » pour accueillir non seulement « ceux qui s'en vont » mais aussi « ceux qui reviennent ».

P. B. A.

ACTION, 12 juin 1944.

Du coq à l'âne.

~ Un de nos lecteurs qui possède une vache, nous écrit qu'il a essayé de lui jouer de la musique pour voir si elle donnerait plus de lait. Il ne l'a pas ins-

tallée dans son salon mais a amené le phonographe dans l'étable. Il a constaté que l'animal n'aimait pas le jazz mais par contre aimait les valses.

La quantité de lait n'a pas sensiblement augmenté et comme, heureusement, la vache n'a pas éprouvé le désir de danser, il n'était pas tourné.

Les expériences continuent.

~ Et puisque, nous nous intéressons aux bovidés, voici l'avis autorisé d'un de ces quadrupèdes sur les automobiles. Nous ne révélerons pas comment cet avis est parvenu entre nos mains.

« Les autos sont d'énormes bêtes avec deux gros yeux qui s'allument la nuit. Quand elles se croisent, elles n'ont pas l'air de se voir, quelquefois elles ne se voient vraiment pas et ça fait des dégâts.

» On peut les mettre dans une prairie. Elles ne broutent pas. D'ailleurs elles ne savent pas se nourrir toutes seules.

» Elles ne courent pas si vite qu'on le croit. Une amie à moi a été poursuivie sur une route étroite pendant très longtemps. La grosse bête soufflait et criait mais elle allait moins vite que mon amie qui a pu rentrer à l'étable.

» L'autre jour, l'une d'elles a eu l'aplomb de venir dans notre pré. Elle a cassé la barrière puis s'est arrêtée. Ses gardiens l'ont abandonnée. Elle a passé la nuit avec nous sans que nous puissions entrer en conversation. Le matin, sa mère est venue la chercher et l'a traînée au bout d'une corde. Comme je lui souhaitais le bonsoir c'est sa mère plus polie qui m'a répondu.

» Elle, c'était une paresseuse. »

~ Certains parents se plaignent de ce que leur enfant est paresseux et pour l'encourager au travail emploient les moyens connus de la mise en pénitence, des coups de règles sur les doigts ou de la privation de friandises.

En Chine, on a l'esprit plus poétique. On se contente de réciter au petit paresseux la poésie suivante :

Fine, fine la pluie,
Faible, faible le vent ;
La toute petite abeille
Avec zèle travaille.

Moi je connais un fils
Qui n'est pas diligent,
Il ne vaut pas
La petite abeille.

Aussitôt, paraît-il, l'enfant chinois, tout honteux, se remet au travail.

Vous pourriez toujours essayer !

~ A propos de paresseux...

Un malin avait fondé au quartier latin, à Paris, un bureau qu'il intitula bureau universitaire. Là, moyennant quelques sous, les élèves en difficulté avec leurs problèmes trouvaient toutes les solutions nécessaires. Pour les réductions de fractions au même dénominateur, les affreux problèmes de cuves et de robinets, ceux de géométrie, d'algèbre ou de trigonométrie, les versions grecques ou les thèmes latins, on avait toutes les indications désirées. Mais les professeurs, ennemis du progrès, s'inquiétaient et dénoncèrent la supercherie. Le Bureau Universitaire, qui était en train de faire fortune, dut fermer ses portes.

Les personnalités phnompennes consultées affirmèrent qu'un tel bureau ne ferait pas ses frais à Phnom-penh, où paraît-il les élèves sont particulièrement consciencieux et ne vont à la piscine qu'une fois les devoirs faits, que dis-je ? bien faits.

~ Tout le monde considère les souris comme des animaux nuisibles et bons à détruire. Cependant voici un moyen d'en faire d'honnêtes petites ouvrières, bien travailleuses, susceptibles d'apporter leur collaboration à la confection des tissus de remplacement. Chaque souris est installée dans une cage cylindrique qu'elle fait mouvoir de ses pattes. Au centre de la cage se trouve le fil à tordre, et le mouvement de la cage fait tout le travail.

Avec quelques sous de graines par mois — peut-être un peu de lard le dimanche ! — une souris pourrait filer un nombre incalculable de bobines qu'il ne resterait plus qu'à tisser.

Nous lions gratuitement au domaine public cette idée ingénieuse.

Ali BORON.

RADIO-BULLETIN, 1^{er} juin 1944.

LA VIE INDOCHINOISE

5 juin.

Hanoi. — Des avions hostiles ont mitraillé la province de Lang-son et blessé un Indochinois, le 4 juin après-midi.

— Le tirage de la série D de la première émission de la Loterie Indochinoise 1944, a lieu le 5 juin.

6 juin.

Hanoi. — La Légion française des Combattants et Volontaires de la Révolution Nationale compte organiser au Tam-dao dès la fermeture des classes, une garderie pour enfants de moins de cinq ans.

Saigon. — Le Commissaire général à l'Education physique, aux Sports et à la Jeunesse a inauguré le quatrième restaurant Sports-Jeunesse dans la région Saigon-Cholon.

9 juin.

Hanoi. — A titre exceptionnel et par dérogation aux dispositions de l'arrêté du 6 février 1942, une 2^e session du Diplôme d'études primaires préparatoires sera ouverte en Indochine dans la première quinzaine de septembre 1944.

— Les souscriptions à l'emprunt 4 % 1944 sont closes. Les souscriptions reçues en Indochine ont dépassé vingt et un millions de piastres.

— La fête commémorative de la Garde Indochinoise a été célébrée à la Brigade de Hanoi-ville avec l'éclat accoutumé.

11 juin.

Hanoi. — Le 10 juin, deux Indochinois ont été blessés par mitraillage aérien au Tonkin.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

TONKIN

Henri, fils de M. et de M^{me} Arreto (2 juin 1944) ;
Jean, fils de M. et de M^{me} Toquoy (5 juin 1944) ;
Pierre, fils de M. et de M^{me} Perrellon (5 juin 1944) ;
Jean, fils de M. et de M^{me} Amiot (6 juin 1944) ;
Jacqueline, fille de M. et de M^{me} Beugnot (7 juin 1944) ;
Marie, fille de M. et de M^{me} Autrusseau (8 juin 1944).

COCHINCHINE

Catherine, fille de M. et de M^{me} Tran-thanh-Du ;
Gabriel, fils de M. et de M^{me} Richard ;
Jacques, fils de M. et de M^{me} d'Augier ;
Caroline, fille de M. et de M^{me} Henry ;
André, fils de M. et de M^{me} Pisecki (4 juin 1944) ;
Alain, petit frère de Chantal de Guerre (5 juin 1944) ;
Danielle, fille de M. et de M^{me} Marchioni ;
André, fils de M. et de M^{me} Le Goff ;
Christiane, fille de M. et de M^{me} Durok ;
Suzanne, fille de M. et de M^{me} Bardita ;

Bernard, fils de M. et de M^{me} Mely ;
Christiane, fille de M. et de M^{me} Pajolle ;
Danielle, fille de M. et de M^{me} Taguet.

LAOS

Maurice, fils de M. et de M^{me} Bannier (10 avril 1944) ;

Maurice, fils de M. et de M^{me} Lescure (14 avril 1944).

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. Paul Boyer avec M^{lle} Colette Casalta ;
M. René Faure avec M^{lle} Pham-thi-Nghia.

MARIAGES.

TONKIN

M. Charles Dufour avec M^{lle} Marie Bordet (10 juin 1944) ;

M. Louis Lamy avec M^{lle} Nguyễn-thi-Bông (10 juin 1944) ;

M. Charles Rossi avec M^{lle} Françoise Badet (10 juin 1944).

COCHINCHINE

M. Roger Blaise avec M^{lle} Huynh-thi-Dào ;
M. Roger Staudt avec M^{lle} Marie Constant (10 juin 1944) ;

M. Edouard Sandjivy avec M^{lle} Amélie Doré (27 mai 1944) ;

M. Robert Constantien avec M^{lle} Suzanne Le Calvez (6 juin 1944).

LAOS

M. Tang Song Yiao avec M^{lle} Nang Rak (5 mai 1944) ;

M. Thao Sisavath avec M^{lle} Nang Vad Ban Phia Vat (14 mai 1944) ;

Docteur Huynh Vong avec M^{lle} Pham-thi-Tuât ;
M. Thao Phoumi avec M^{lle} Somchay ;

Deux jeunes filles de M. Henriot avec MM. Junon et Paquet (6 mai 1944, à Paksé).

DÉCÈS.

ANNAM

M^{me} v^{ve} F. Motais de Narbonne, née Mahet (30 mai 1944) ;

Alain, fils de M. et de M^{me} Laubiès (21 mai 1944).

TONKIN

M. Louis Raynaud (7 juin 1944) ;

M^{lle} Marie Nguyễn-thi-Hiêu (9 juin 1944) ;

Marie Bernard (9 juin 1944) ;

M. Pierre Franceschini (mai 1944).

COCHINCHINE

M^{me} veuve Lucie Monges (8 juin 1944) ;

M. Jean Gueit (31 mai 1944) ;

Marcelle, fille de M. et de M^{me} Cotteret (2 juin 1944) ;

M^{me} Huynh-kim-Huu, née Benito Maria Del Carmen (26 mai 1944).

CAMBODGE

M. Ly-buoi-Ky (30 mai 1944) ;

Jeanne Voitél (31 mai 1944).

LAOS

M. Thac Khamthong (21 avril 1944) ;

Nang Thip, fille de Sao Tan, de Ban Bo (5 mai 1944) ;

M. Thao Theuang (1^{er} mai 1944) ;

M^{me} Nangphia Onesy, veuve François Nginn (3 mai 1944).

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ T. D. D..., Saigon. — Nous avons bien reçu votre lettre du 20 mai. Votre lettre précédente datée de Hué le 3 mai nous est parvenue le 15. Il était donc impossible que le 20 vous puissiez recevoir la Revue à votre nouvelle adresse, à Saigon. Nous voulons croire que, avec l'aide de Dieu et des P. T. T., la Revue vous parvient maintenant régulièrement.

~ P. B..., Saigon. — Les temps sont bien changés ? En voici un exemple : en 1665 et 1666, notre ami S. Pepys, bourgeois de Londres, vit la guerre avec la Hollande, la grande Peste et l'Incendie. Que croyez-vous qu'il fit ? Il enterna son argenterie et « dispersa » sa femme à Woolwich.

~ P. S. N..., Hanoi, nous adresse la lettre suivante :

« Dans votre Revue de Presse, si judicieusement et si éclectiquement composée (1), un article de la « Volonté Indochinoise » disait en substance :

« Est-il rien de plus étonnant que le silence des » historiens et des philosophes en ce qui concerne » l'âge du tissu ? On fait un monde de la succession » du bronze à la pierre, puis du fer au bronze, » mais on ne parle pas du remplacement de la peau » de bête par des étoffes tissées.

» Toujours le même parti pris quasiment instinctif : on ne regarde, dans le passé, que ce qui est » guerrier ; le bronze, c'était mieux pour tuer que » la pierre, et le fer mieux que le bronze pour » occire. »

» Cette explication, au sujet du peu d'importance attachée par les historiens à la technique textile nous paraît tirée par les cheveux. Nous trouvons dans G.-K. Chesterton, (« L'homme éternel ») un autre point de vue sur ce problème :

« Prenons, entre autres, une récente étude sur » une peuplade de l'âge de pierre ; elle commence » bravement en ces termes : « Ils vivaient nus ! » » Pas un lecteur sur cent n'aura eu la présence » d'esprit de se demander où l'auteur avait bien pu » vérifier l'état de la garde-robe de gens dont on » n'a rien retrouvé qu'un petit tas d'ossements et » de cailloux. S'attendait-on à trouver un chapeau » de silex parmi les haches de silex, ou pensait-on » découvrir une vieille culotte de pierre, un pantalon littéralement paléolithique ?

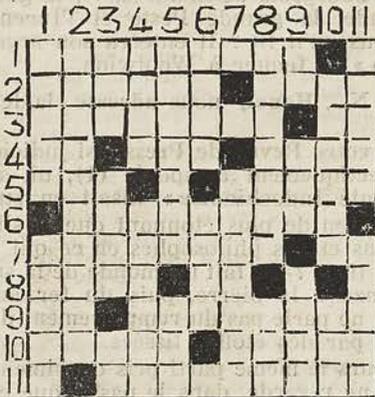
» Des personnes d'un tempérament plus pondéré ré réfléchiront, au contraire, qu'un peuple pourrait se vêtir sommairement, voir somptueusement, » sans qu'il en reste trace ; on a pu tresser des » nattes d'herbes et de jones d'un travail exquis » sans les rendre éternelles ; l'on imagine très bien » certaines sociétés se consacrant à des arts fragiles, tels que le tissage et la broderie, au détriment des arts plus durables que sont la sculpture » et l'architecture ; il existe de nombreux exemples » de ces sociétés spécialisées. Nos descendants éloignés, quand ils fouilleront les ruines de nos usines, en concluront peut-être semblablement que » nous ne connaissions que le fer, et annonceront » comme une belle découverte que le directeur et ses ingénieurs se promenaient tout nus, à moins » qu'ils ne portassent des complets-vestons d'acier chromé. Je ne soutiens d'ailleurs par le moins du » monde que nos gens s'habillaient et tissaient des

(1) Merci, cher Monsieur.

» nattes ; je me borne à constater, d'une part, que » nous n'en savons rien, et d'autre part que leurs » peintures témoignent d'un sens de l'ornement qui » n'a rien d'incompatible, loin de là, avec le goût » de la parure. »

~ D. T. Th..., Hanoi. — Nos sincères remerciements pour l'envoi de votre article sur « la littérature et son rôle éducateur ». Mais, en raison de l'abondance des matières, nous regrettons de ne pouvoir le publier.

Mots croisés n° 163



Horizontalement.

1. — Publication périodique illustrée.
2. — Au Japon, nom donné aux princes fédéraux qui perdirent leurs privilèges par la révolution de 1868 — Préfecture.
3. — Vend des lentilles, mais pas des fèves — Première partie d'un golfe d'Europe.
4. — En pelote — Circule au Japon — Harcela une pauvre femme devenue bête.
5. — Régnait en Israël quand il fut assassiné par un de ses généraux — Romancier et auteur dramatique anglais qui vit le jour à Run-corn en 1853.
6. — Sa lecture est fort intéressante.
7. — Laissas pressentir la venue d'un rhume — Lettres de Sam-son.
8. — Quotidien pour le soldat — Tête de l'Eros romain.
9. — Enfin... c'est fini — Substances résineuses.
10. — Adverbe de poète — Ne coule pas en Indochine.
11. — Vaste presqu'île asiatique.

Verticalement.

1. — Trône dans une pagode — Sous-affluent de la Loire.
2. — Est parfois témoin d'éruptions volcaniques.
3. — Convenu — Magnifique château en Eure-et-Loir — Adverbe.
4. — S'il fait son service militaire ce n'est jamais avec ceux de sa classe — Lézard ailé.
5. — Le plus éloquent des orateurs romains — Corde rognée aux deux bouts.
6. — Peintre dijonnais (1750-1817) — Deux O bien placés en feraient un oiseau.
7. — Province de Cochinchine.
8. — Saints Donatien et Rogatien l'étaient — En y ajoutant une lettre serait un grand centre houiller.
9. — Comte qui est également prince français — Département — Grimpeur qui crie son nom.
10. — Grues — Nid chinois.
11. — Pays charmant, du moins, dans certain opéra comique — Chef-lieu de canton de la Somme dont un hôtel de l'ancien Paris portait le nom.

Solution des mots croisés n° 162



Suis vendeur collection complète de la Revue, du numéro 1 au numéro 187. Très belle reliure.

S'adresser à la Revue.

E R O S

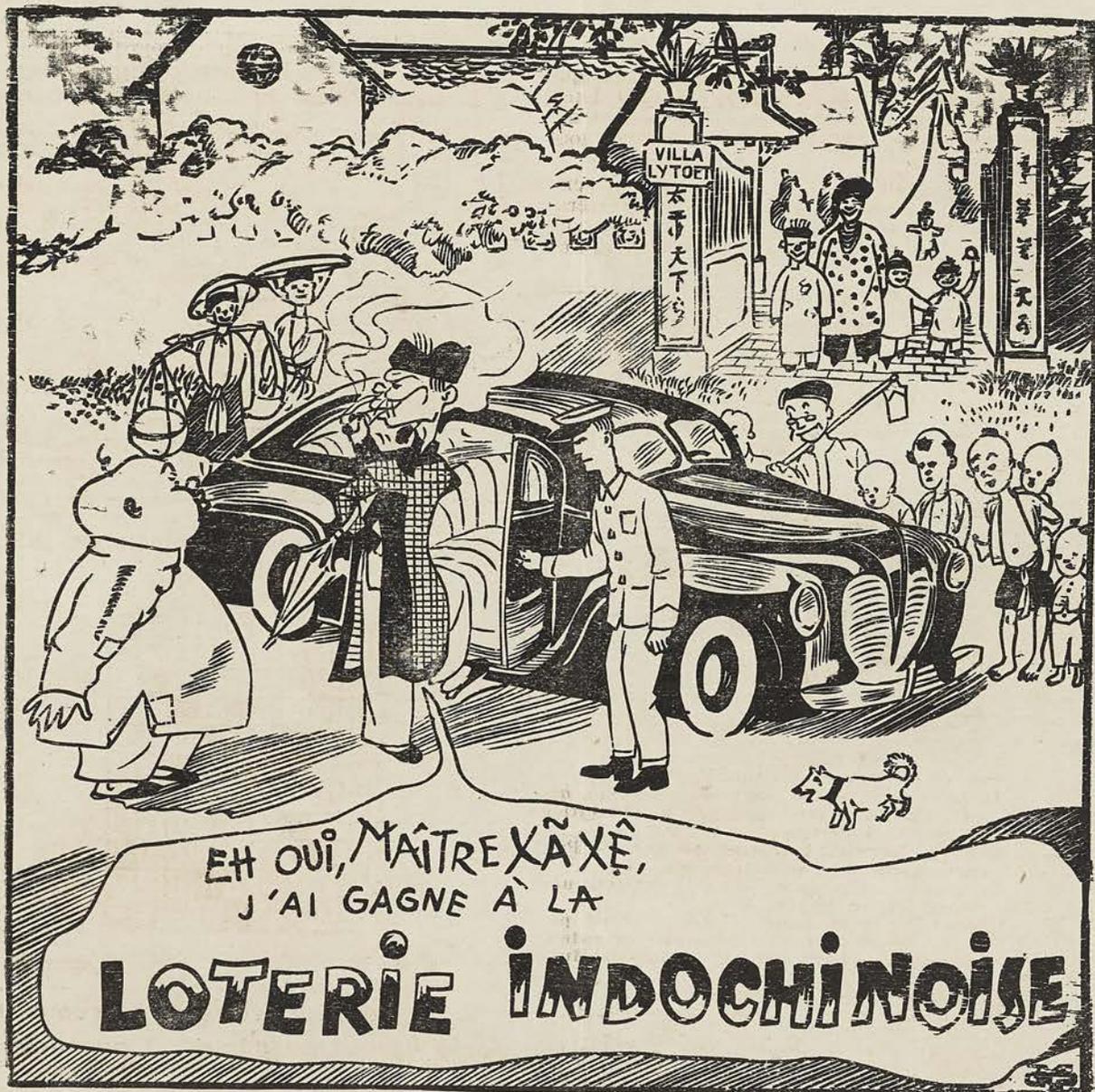
Petits cigares exquis remplaçant avantageusement les cigarettes.

EN VENTE PARTOUT

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH.

Imprimerie G. TAUPIN ET C^o



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, B^d Francis-Garnier, HANOI

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Etude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société :

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD
et dans les principaux centres du Delta.

